

Médéric RIBREUX

Aventures Pyrénéennes



Ce livre est publié sous licence Creative Commons Attribution ShareAlike 3.0 Unported.

Vous êtes libre de :

- **de partager** — Reproduire, distribuer et communiquer cette création au public.
- **de modifier** cette création.

Sous les conditions :

- **de Paternité** — Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'oeuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l'oeuvre).
- **Partage des Conditions Initiales à l'Identique** — Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n'avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

Le texte intégral de la licence est disponible sur Internet :
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>



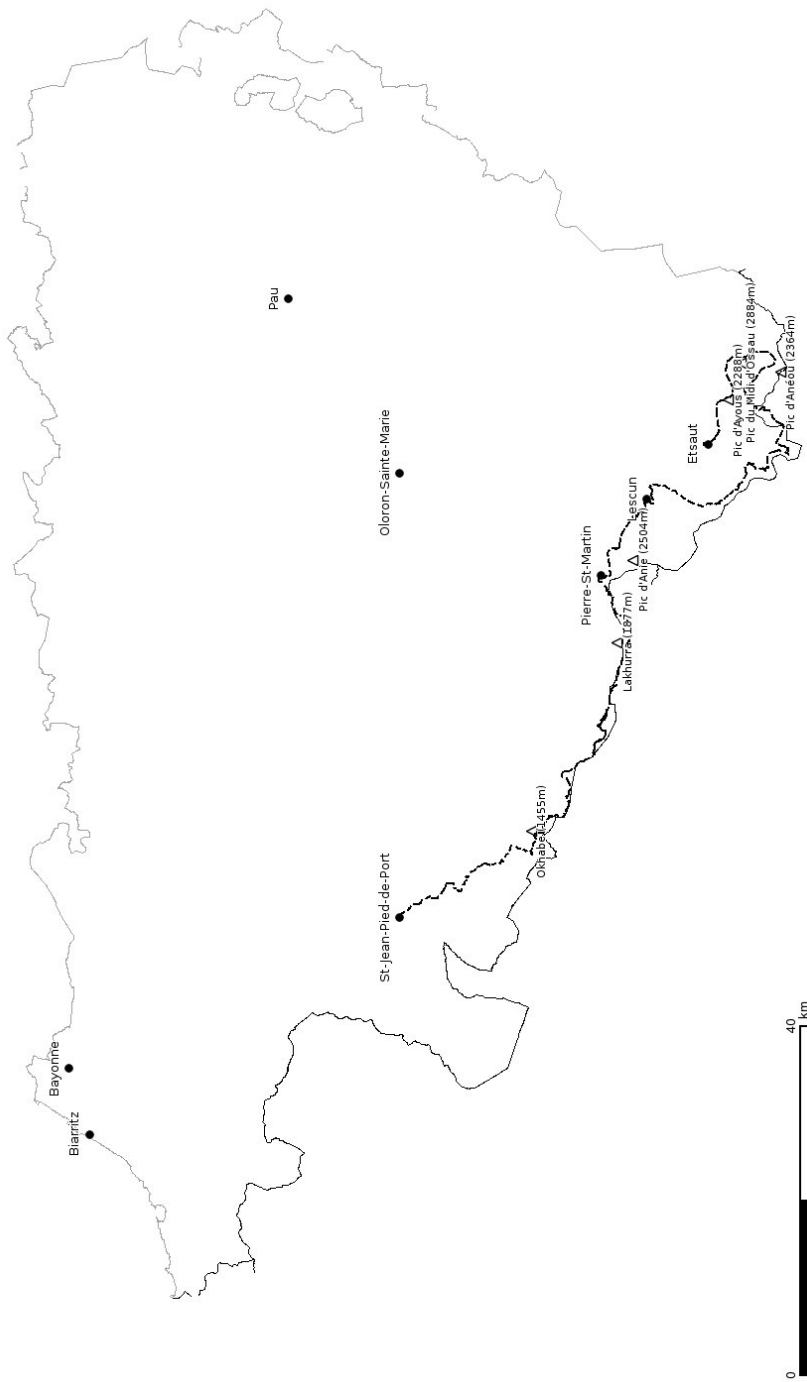
A celle qui me fait grimper sur les montagnes...

Introduction:

Du 29 mai au 13 juin 2010, j'ai effectué une randonnée dans les Pyrénées en autonomie complète et seul. Ce voyage a été préparé pendant environ deux mois pour organiser la route et acquérir le matériel nécessaire. Je n'avais aucune expérience de la montagne mais je voulais quand même y aller. Le massif des Pyrénées se prête bien à cette expérience car il me semble plus sauvage, plus éloigné des hommes que d'autres lieux en France.

Peut-être était-ce fou, dangereux et inconsidéré... Mais j'avais de bonnes raisons de m'y lancer.

Au cours de ce voyage, j'ai pris quelques notes pour garder une trace des faits et gestes de chaque journée. J'y ai également consigné mes pensées, mon ressenti. A travers la route et les difficultés, c'est tout l'individu qui se révèle, qui s'exprime...



Jour 0: le 29/05/2010:

*Longue et sinueuse est la route,
De la porte du départ elle me conduit
Là où mes pieds voudront me porter
Par l'aventure coûte que coûte,
Dans la clarté comme aux confins de la nuit
Vers ce paysage gorgé de liberté...*

La porte est fermée, le sac est chargé et c'est le train qui me conduit ce matin vers les lieux de l'aventure. Ah qu'il fut triste ce départ que je croyais serein. Ma douce que je croyais apaisée s'est mise à pleurer et moi non plus, je n'ai pu retenir mes larmes. Mais l'excitation du voyage vient me consoler un peu.

Pourquoi partir et pourquoi dans ces conditions ? Je crois sincèrement que l'homme occidental est malade de la sécurité qu'il recherche à tout prix. Dans notre vie, tout est axé sur cette fameuse zone de confort, pour soi comme pour les siens. On cherche une situation stable, que ce soit dans un travail ou dans une relation de couple. On place son argent à la banque pour les coups durs. On se protège la santé en absorbant tout un tas de produits qui luttent contre divers maux (pas trop gras, pas trop sucré, pas trop salé).

Mais au bout d'un certain temps, cette stabilité, cet équilibre devient pesant. L'ennui s'installe en même temps que la routine. On en vient alors à regretter le sel de l'aventure qui est venu pimenter nos plus jeunes années. Cette époque de découverte est-elle donc définitivement révolue passé un certain stade d'immobilisme ? C'est bien pour démontrer l'inverse que je pars vers des lieux où la marque de l'homme est moins présente, moins visible. À moi l'aventure, à moi le voyage, à moi la Liberté... pendant quinze jours !

Au devant du voyage, à l'aplomb de la route, je sais que des épreuves m'attendent. D'abord, le poids du sac (17,8Kg quand même), puis la fatigue. Ensuite, le froid et les conditions climatiques. Je sais aussi que la faim viendra me rendre visite car si j'ai ce qu'il faut au niveau calorique, l'encombrement de mes aliments est réduit. Même si ces contraintes n'ont rien de réjouissant, je suis quand même intéressé à les relever et à les endurer: c'est quelque-chose qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Voilà une expérience nouvelle !

Pourquoi partir seul et non en groupe ou en couple ? Simplement parce que cette quête ne peut se vivre et s'éprouver que de sa propre expérience. Le fait d'être seul change la donne: il y a moins de sécurité et davantage de liberté mais on perd aussi en convivialité et en agrément. Néanmoins, je suis d'un caractère profondément solitaire qui, de temps à autre, a besoin de solitude, de se retrouver avec lui-même et de n'avoir à gérer que son propre destin. Pour toutes ces raisons, je pars seul. C'est plus risqué mais c'est ce que je veux éprouver cette fois. A bien y réfléchir d'ailleurs, ça ne m'est jamais arrivé avant !

Dans le train qui m'amène à Bayonne, il y a des Chtimis. Ils se reconnaissent entre mille: ce sont les seuls qui mangent des chips et des gaufres tout en parlant dans un langage incompréhensible pour le commun des Français. Ils m'amusent beaucoup, ce sont de vrais clichés ! Ils sont vêtus différemment des autres, de manière plus ostentatoire et plus flashy. Ils s'expriment gaiement, pensent à fumer à la moindre pause et se passent les bouteilles dans le wagon. Mais, de toute la rangée de siège que je peux voir, ce sont les personnes qui font le moins la gueule. Et ils m'aident à oublier mon départ tout en émotion.

Arrivé à Bayonne, j'en sillonne rapidement les rues pour y chercher de la nourriture: j'ai oublié mon sandwich ce matin, dans

la précipitation. Je trouve des fruits et achète des carottes: ça se conserve et se transporte plus facilement que des tomates. Le vendeur de cette épicerie est à table au moment où je passe et il me demande de déposer "la maison" que j'ai sur le dos avant d'entrer: mon sac semble impressionnant.

À la gare de Bayonne, alors que j'attends un bus pour Saint-Jean-Pied-de-Port depuis le hall tout en mangeant mon sandwich, un fou est près de moi. Toutes les trente secondes, il sort une phrase qui n'a rien à voir avec le contexte. Genre: "Tiens, c'est l'heure du bain..." ou "Moi aussi j'y crois !", etc... C'est amusant deux minutes, au delà, c'est pénible. Du coup, je sors pour attendre le bus à l'arrêt. Ça tombe bien, il y est !

C'est alors que me revient un détail que j'avais complètement oublié: Saint-Jean-Pied-de-Port est un lieu d'étape des Chemins de Compostelle. Je m'en souviens en comptant le nombre de pèlerins ! En effet, alors que j'approche du bus, je remarque que les soutes de celui-ci sont pleines de sacs à dos de randonnée et que tout le monde est vêtu avec une veste de pluie flashy... Je ne pensais pas que tant de personnes s'étaient lancées dans cette autre quête. A ce stade, ça relève plus du truc de masse qu'autre chose...

Pendant le trajet de Bayonne vers Saint-Jean, d'un seul coup, après avoir dépassé une petite butte, la montagne apparaît subitement: majestueuse et sauvage. Ça doit faire quatre ans que je n'en ais pas vues (si on considère que les Highlands d'Écosse sont des montagnes).

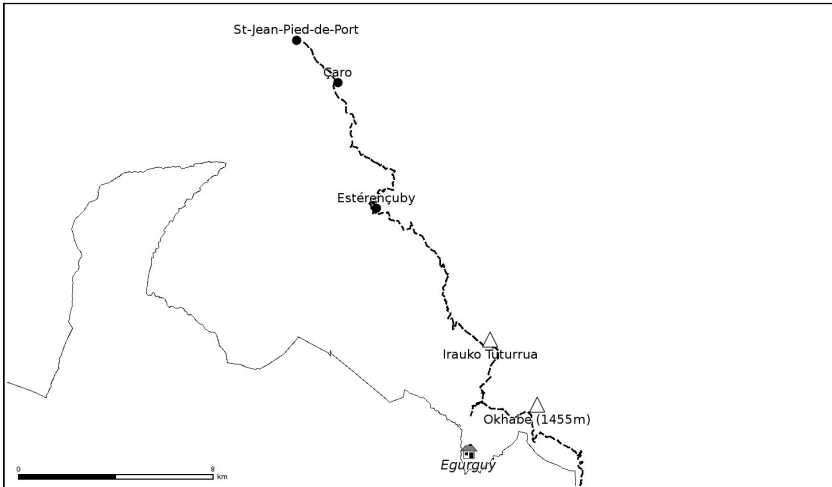
Le pays Basque est très plaisant. Tout y est très stylé: les bâtiments sont tous blancs avec des fermes (dans le sens architectural du terme) rouges et un toit de tuiles plates rondes. Ça change de l'Anjou et de ses ardoises mais je suppose qu'on doit

s'y faire. Même le Super-U du coin est à la mode basque. Tout est d'ailleurs sous-titré en Basque, une langue visiblement capable de juxtaposer des x et des t !

L'habitat est dispersé: il y a des maisons individuelles partout. Comme elles sont très disséminées dans tout le paysage, on a l'impression qu'il y en a beaucoup, partout où vous regardez, il y a forcément de l'habitat !

Ce soir, je dors au camping municipal de Saint-Jean, avec mon abri. J'y trouve une sardine en plus. Impeccable pour mieux maintenir mon abri avec une ficelle (dont je dispose). Il me reste à manger (mes carottes) et le reste de mon sandwich. J'ignore s'il pleuvra mais le temps est couvert et menaçant. On verra bien ! Après le repas, séance couture de guêtres et d'étude de la carte. Tout ça avant une bonne nuit de repos car, cela fait près d'une semaine que le stress de cette opération m'empêche de bien dormir la nuit...

Jour 1: le 30/05/2010, Dimanche



J'ai très bien dormi au camping grâce à mes bouchons d'oreille en cire ! Près de 9h de sommeil... Je suis en forme pour cette première journée. Après une rapide toilette intégrale et la préparation du sac à dos qui prend à elle seule près de 45 minutes, me voilà parti avec mes bâtons sur la route. La veille, j'ai discuté avec certains campeurs. La majorité sont des Jacquets (les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle). Et bien entendu, il y avait forcément deux couples de hollandais et leurs mythiques caravanes. Tout dans cette ville mène à Saint-Jacques et j'ai l'air un peu bizarre en prenant la direction inverse. Dans les rues, certaines personnes pensent que je suis perdu et que je me trompe de sens. Je ne leur réponds pas et continue mon chemin...

Direction le village de Çaro, ma première étape du jour. Je suis attentif aux détails qui comptent: je bois beaucoup avant de partir et je fais très attention à mes pieds. Toutes les heures, je fais une pause pour les aérer en me déchaussant et en enlevant les chaussettes. C'est ma méthode anti-ampoules. Espérons qu'elle

fonctionnera ! Arrivé à Çaro, je fais une première pause et appelle ma mère: c'est sa fête comme celle de millions d'autres femmes aujourd'hui. Tout va bien pour moi: le ciel est beau sans être chaud et je suis le cours du GR10 jusqu'au col d'Irau.

Je croise un english avec son fils qui me dit bonjour et qui engage la conversation. Ils font le GR10 jusqu'à Lescun (ils sèchent les cours en UK ?). C'est dans la même direction que moi mais sur un chemin différent. Ils partent un peu avant moi...

Peu après vient ma première grimpée: environ 200m de dénivélé. C'est dur mais ça passe. Vers 11h, le temps devient gris et il bruine. Toutefois, je fais tellement d'efforts à porter mon sac que je laisse mon T-Shirt en mérinos: il prend certes la pluie mais il a l'avantage de sécher très vite et me permet de ne pas trop transpirer. Après la première montée vient la première descente où je rattrape et dépasse les English.

J'arrive au village d'Esterençuby où je mange sur le perron de l'église: je sais que près de ces édifices, il y a souvent un point d'eau potable pour les fleurs du cimetière. Alors que je m'installe, je remarque un siège bébé vide posé devant la porte d'entrée. De l'intérieur semblent monter des voix de chants religieux... Pourtant il est tard: 13H30. Au bout de quelques minutes, tout le monde sort alors que je suis pied nus en train de manger un sandwich: c'était un baptême. La scène me frappe, comme un signe de Dieu: serait-ce le baptême de mon aventure ?

Cette petite bruine qui tombe sans discontinuer depuis 11h commence à m'agacer sérieusement mais je n'ai pas le choix: il faut avancer ! A un moment, j'arrive dans un lieu où il y a des cabanes. C'est la première fois que j'en vois. Ce sont de petites maisons de forme assez simple avec un toit en tôle ondulée. Mais elles sont fermées et le temps se dégrade encore: à la bruine

s'ajoute la brume. Ma douce m'avait prévenu que le temps serait moche, aussi, je continue... Ce vallon est intéressant: j'y croise de nombreux animaux: de bovins, quelques brebis et également des chevaux. En pleine nature, ces derniers retrouvent le comportement de harde qu'ils ont à l'état naturel. Je remarque très vite celui qui domine à la manière qu'il a de me dévisager et de ruer sur ses compagnons qui s'approcheraient trop près de lui. Quelques instants plus tard, je croise un rocher qui a une drôle de forme. Mais, alors que je m'en approche, il se met à bouger... C'est un vautour ! Il s'envole lorsque je tente de m'approcher. Il avait une taille respectueuse et ne semblait pas du tout affolé de ma présence. Tout au long du chemin, je remarque que ses congénères sont de la partie: les charognards survolent en cercle une carcasse que je ne peux qu'imaginer. Depuis ce matin, j'ai croisé de nombreux ossements et parfois même, des carcasses entières de chevaux et de moutons. La montagne est effectivement dangereuse et la chute n'est pas réservée aux randonneurs car j'ai aperçu nombre de brebis qui boitaient significativement.

Peu après, ma cheville gauche commence à se faire sentir: pas une grande douleur mais un petit truc, juste suffisant pour m'inquiéter. D'ailleurs, au niveau de mes pieds, vu le temps, c'est la mer: ils sont trempés. Mais pourtant, toujours pas d'ampoules, je suis content. Vient enfin la montée vers le col d'Irau ! Putain que c'est dur ! Une pente raide comme ça. Au bout d'à peine cinq minutes, je fais une pause tellement ça grimpe. J'ai vraiment le temps de comprendre mon effort. Le temps est toujours aussi moche mais ça n'est plus lui qui compte: c'est la pente. Trempé, dans le brouillard total où la visibilité est inférieure à 20m, j'arrive au col d'Irau complètement naze. Ça fait près de 8H que je marche mais je suis heureux: j'ai fait le plus gros du trajet de cette journée décisive.

Vient un nouveau défi: trouver un endroit correct pour dormir. Je vois qu'il y a des cabanes sur ma carte mais je ne sais pas si je pourrais les atteindre. La visibilité est ultra limitée et je dois modifier mon parcours pour éviter de me perdre: à partir de maintenant, il n'y a plus de GR10 pour me guider. J'avance vers des cayolars (les cabanes de berger en basque). Ma cheville m'inquiète davantage et je sens maintenant une ampoule sur un orteil. Je décide de marcher jusqu'à 19H30 ce qui correspondra à près de 10h de marche pour la journée. A 19h15, je décide de planter mon abri près d'une cabane fermée: il pleut franchement. Mon sac a un peu pris d'humidité et certains habits sont mouillés. En plus de ça, le sol n'est pas très plat. J'aurais dû trouver mieux comme emplacement de bivouac mais en même temps, je n'avais pas trop le choix: alors que je suis abrité par la cabane, je constate que mon abri est très agité par les bourrasques qui viennent le secouer régulièrement: quel boucan ! En plus de ce bruit, la pluie ne cesse de tomber.

Comble de malchance, alors que je faisais cuire ma soupe, ma bouteille d'eau se renverse: je n'ai plus d'eau potable à boire ! Je me couche en prenant soin de mettre ma gamelle dehors, histoire de récupérer un peu d'eau de pluie. La nuit arrive, tout en bourrasque et en averses... Je dors 1h pourtant équipé de mes bouchons d'oreille.

Jour 2: le 31/05/2010, Lundi:

A 8h du matin, il pleut encore comme vache qui pisse ! Pourtant ma douce m'avait indiqué que le reste de la semaine serait du grand beau temps... Vers 9h du matin, toujours autant de pluie. J'ai le moral dans les chaussettes et je suis un peu dégoûté par tout ce liquide. Je ne pense qu'à deux choses: à ma dulcinée qui me manque déjà et à rentrer. Je décide que si la pluie continue après 12h, j'arrête définitivement. Je suis très démotivé à cause de la nuit passée et de la météo. Cet état d'esprit morose me mine et me conduit à cette décision sans doute stupide.

Mais par bonheur, vers 10h30, la pluie se termine et je fais mon sac. Vers 11h30, je suis prêt et lève le camp: tout est trempé et je suis plein de courbatures. La veille mes pieds ont mis près d'une heure à sécher. Je décide de chercher de l'eau car mes réserves sont au plus bas. Pour ce deuxième jour, je voulais retarder la prise d'eau en milieu naturel car c'est un coin plein d'élevage et donc de déjections animales potentiellement porteuses de parasites. Je comptais boire l'eau des torrents plus haut en altitude (en la traitant quand même). Très vite, j'arrive aux cabanes d'Egurguy. Je hèle un berger dans sa cabane et lui demande de l'eau. Il est très sympathique. Je lui demande la météo. Il me répond qu'il ne sait pas trop car il n'a pas la télé mais que, au pire, dans deux jours, ça ira mieux. Il me demande où je vais et je commence à lui expliquer. Tout en lui causant, je me rends compte qu'il me redonne le moral.

Du coup, je tente de continuer. Par bonheur, mon chemin recroise le GR10. Je reprends confiance... Je croise des cochons élevés en plein air et en pleine montagne ! Ils doivent appartenir au berger qui a une cabane plus loin. Alors que je fais ma pause devant eux, intrigués, ils s'approchent et commencent à me dévisager. Je leur parle, à eux aussi: ça me fait du bien. Ils ne semblent pas agressifs et ne cherchent pas de nourriture. Pendant

ce temps, j'essaye d'analyser ma route du jour qui, d'après ma carte, dévie du GR10. Je m'élançe vers un col que je n'aperçois pas du bas de la pente. Je grimpe sec malgré les pistes de moutons. Je me rends compte que les brebis aussi font le GR10 !

D'après la carte, je dois suivre la pente jusqu'à un col. En faisant des relevés topos avec ma boussole, je crois avoir trouvé la direction mais il n'y a pas de chemin: les pistes de brebis s'arrêtent. Je décide de continuer malgré tout. Vers 12h, je fais une pause déjeuner sur un surplomb. En fait, l'analyse des cartes est quelque-chose que j'ai l'habitude de faire dans mon métier (pour faire simple, je fais des cartes). Mais un élément important manque aux gens des plaines: la composante z, l'altitude. Et c'est elle qui me trompe en ce moment même.

Malgré le manque de chemin, je tente de continuer mais la pente est très raide et je me retrouve dans une situation difficile. A un moment, j'ai l'impression que pour m'en sortir, je dois passer par la ligne de crête et j'entame une ascension ardue. Mais au bout d'une demi-heure, je me retrouve en train d'escalader les pierres avec mes mains et mon gros sac à dos. Alors que je tente de redescendre pour changer de direction, c'est l'incident: je glisse. Heureusement, mon sac me rattrape et me freine: je dévale à peine 2m. Mais l'adrénaline m'est monté au cerveau: je prends peur et j'ai l'impression d'avoir le vertige moi que la hauteur n'a jamais impressionné. Dans la chute, mon T-Shirt et mon short sont dégueulasses. J'ai beau analyser le terrain, le chemin me paraît impossible et trop pentu ! Quel apprentissage !

Vu l'heure, je fais demi-tour pour reprendre le GR10 qui est plus long mais qui est balisé. Je rencontre un autre berger et ses trois chiens. Il m'annonce qu'en fait, j'y étais presque, qu'avant, le GR10 passait par ce chemin mais que maintenant, il contourne la montagne. On discute carte et je comprends mon erreur: j'ai

négligé l'altitude. La direction que je croyais bonne était en fait fausse. Il me fallait prendre tout droit et en fait, la route que je devais suivre était complètement invisible avant d'avoir franchi le col. Quelle erreur d'interprétation et pourtant, j'avais fait attention ! Voyant le temps encore se dégrader, je lui dis que je vais aller dormir à Egurguy. Il me dit de continuer par le GR10, que je peux bivouaquer de l'autre côté ou sur la crête et qu'il y a des cabanes en haut.

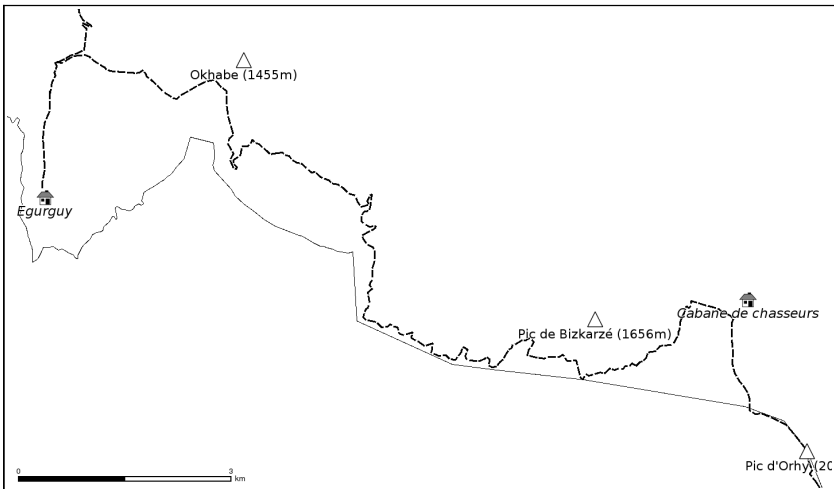
Mais, je préfère être prudent et affecté par mon expérience malheureuse d'il y a quelques minutes, je cherche la sécurité dans les éléments que je connais. Je me rends compte que j'ai encore le moral dans les chaussettes ! Que c'est dur ! Dès le début, dès la partie facile du parcours... et maintenant, j'ai peur de tomber. L'idée d'abandonner me retransverse l'esprit. Et ma douce me manque encore plus. J'essaye de m'accrocher en pensant à elle mais à chaque fois, je me remémore la scène de mon départ. J'ai envie de pleurer !

J'arrive à la cabane d'Egurguy qu'il faut rejoindre en traversant un torrent. Je m'y pète la tronche car mes pieds ont dégustés pendant la descente: ils sont en feu et hypersensibles, avec une ampoule par dessus le marché. Néanmoins, mon sac reste sec. Ouf ! Il est 18h et je prends possession des lieux. Super, il y a une cheminée. C'est austère mais fonctionnel et propre. Je fais du feu et fais sécher mes affaires humides. Je m'installe le plus confortablement possible. Je prends même le temps de chier dans les bois et de me laver intégralement dans le torrent (pas bien!). Comme il n'est pas encore trop tard, je me lance dans une petite lessive à l'eau froide: mon short et mon T-Shirt en ont bien besoin: ils sont noirs de terre à l'arrière.

Mon moral remonte en flèche et je me couche heureux. A peine couché, j'entends un drôle de bruit: un sifflement. Au début, je

crois qu'il s'agit d'un craquement dans la cabane mais je me rends compte qu'il y a assez peu de vent et que le toit de la cabane ne peut pas bouger autant. Je localise le bruit à l'intérieur. Probablement un rongeur qui fait des siennes, à moins que ce ne soit un insecte... Je n'aurais jamais l'explication. Pour dormir, je remets les bouchons d'oreille et finis par m'endormir sereinement.

Jour 3: le 01/06/2010, mardi:



Je me lève à 7H00 en pleine forme sauf mes pieds qui brûlent encore. A 8h30 je suis prêt et retransverse le torrent de manière plus adroite qu'hier. Arrivé en face, après ce bain assez froid et alors que je remets mes chaussures, mes pieds se rappellent à moi. Mes zones d'appui me font mal et mon ampoule du premier jour est douloureuse. Du coup, je la perce, arrache la peau, désinfecte avec ma solution hydro-alcoolique de la grippe H1N1 (ce que je déconseille à tous: ça brûle très fort). J'y place un pansement pour ampoule. Je prends la décision d'y aller lentement pour gérer mes appuis. Et me voilà sur le même chemin qu'hier. A la place des cochons, c'est un troupeau de chevaux qui m'accompagne.

Au loin, je vois un berger qui semble faire le tour de la crête. Je poursuis, rattrape le GR10 où je l'avais laissé en faisant très attention au balisage pour ne pas recommencer à me perdre. Vers 10h, j'ai atteint le sommet de la crête. A ce moment, un troupeau de brebis me force dessus. Elles font un écart à quelques mètres devant moi et continuent dans leur direction initiale. Le passage du

troupeau fait trembler le sol. Quel western Pyrénéen ! Les chiens arrivent peu après et je les reconnais. Ce sont les mêmes qu'hier, ils sont roux. Quelques minutes après, arrive le berger. C'est celui que j'avais vu en bas de la crête et qui en faisait le tour. Il n'a pas perdu de temps. Je l'aborde et lui serre la main. Il est assez âgé et je comprends à son accent qu'il est du cru. Nous discutons car finalement, ces moments sont très réconfortants pour moi. Je lui explique où je vais. Il me montre le pic d'Orhy que je dois grimper demain. C'est le père du berger d'hier. Il me fait penser à mon grand-père maternel lui aussi agriculteur (mais en retraite). Incroyable, il a monté en bottes imperméables et ne souffre jamais d'ampoules. Mais il a l'habitude et c'est son métier. Moi, avec mes trails, je ne suis qu'un voyageur, un itinérant.

Je reprends ma route qui est encore balisée et j'arrive au col d'hier ! Sacré revanche. C'était vraiment plus facile par cette voie. Effectivement, j'y suis monté assez rapidement et il y a des cabanes en haut. J'aurais pu y être dès hier soir sans problème. Mais je ne regrette rien car la nuit dans la cabane d'Egurguy m'a bien aidé. A partir de maintenant, mon chemin passe par la forêt d'Iraty.

Mais mes pieds brûlent de plus en plus à mesure que j'avance. A la pause de midi, il fait tellement beau et chaud que je remarque que j'ai des coups de soleils, notamment sur les mains. En me passant de la crème solaire dessus, j'ai l'idée d'en mettre également sur mes pieds ! Au bout de 5 minutes, j'ai nettement moins mal car la peau tire moins dessus... Bonne idée ! La route est simple à suivre maintenant et il fait très beau.

Vers 17h, je quitte la forêt et arrive près de mon lieu de bivouac: les cabanes d'Organbidia. Mais d'un seul coup, tout est dans la brume: en moins de trente minutes, on ne voit plus rien. Je rencontre deux bergers, en train de prendre leur café dans leur maisonnette (cayolar bien aménagée). Je leur demande où crêcher

et encore une fois, nous discutons. Il y a un jeune (dans la trentaine) et un plus âgé (dans les 60). Ce dernier a un accent à couper au couteau mais je crois que l'accent basque ne me pose pas de problèmes: je parle moi-même très vite et sans articuler. D'ailleurs, jamais personne ne m'a fait répéter ce que je disais ce qui est une première. Ils m'indiquent une cabane que j'investis. Elle est perdue dans la brume mais elle est en plein sur le chemin. Ils me mettent en garde sur la brume et la crête de Zazpigain que je dois franchir demain.

La cabane est grand luxe: c'est une cabane de chasseurs qui contient des tables, des bancs et, comble du luxe, une cuisinière au bois avec des bûches et un merlin pour les fendre dehors ! Pour mon étape de demain, c'est une partie difficile: il faut que la visibilité soit bonne. Il va falloir attendre que la brume se lève. Mais elle a toute la nuit pour le faire...

Jour 4: le 02/06/2010, mercredi

A 7h, on n'y voit pas à 5m. A 10h, pas mieux. Du coup, je m'installe confortablement dans la cabane et je prends mon temps. Ça me fait du bien; pour mes pieds et mes muscles. Je fais du feu, je dors. Je me repose et prends le temps d'étudier mes cartes et de rédiger mes aventures sur mon carnet. Vers 12h, la brume se lève partiellement mais ma route n'est toujours pas assez dégagée pour que je me lance: je ne vois même pas la crête et encore moins le pic d'Orhy. Même topo à 14h et à 16h: je vais rester ici jusqu'à demain. En effet, vu l'heure, je ne suis pas sûr de pouvoir monter le sommet et d'en redescendre vers un lieu de bivouac avant la nuit. Si la brume persiste, je prendrais un autre chemin, plus bas. En faisant le point sur mon parcours, je me rends compte de mon retard sur mes prévisions: si je veux atteindre Gavarnie, le ciel doit m'aider. Alors, advienne que pourra, je m'en fous.

Si je reste ici c'est uniquement pour monter le pic d'Orhy. Je sais que si j'y parviens, je serais beaucoup plus fort psychologiquement et dans cette aventure, je me rends bien compte que c'est le moral qui compte !

Hier soir, j'ai fait une inspection de mon corps pour les tiques et j'en ai trouvé une ! Ces petites bestioles ont l'art de se foutre dans des endroits impossibles. Mais j'ai pris ma pince à tique... Néanmoins, il va falloir que je surveille cette morsure pour la maladie de Lyme. C'est pourquoi je la note ici, dans ce carnet, pour m'en souvenir.

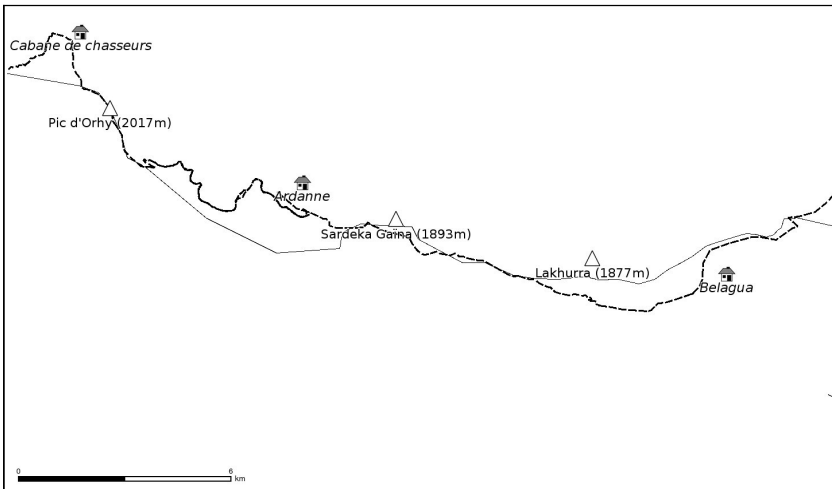
Point positif: la bouffe ! Après 4 jours de ces repas, ma formule est payante. Je n'ai pas du tout faim et le soir j'ai même du mal à finir mon assiette. Il faut dire, l'huile d'olive en grande quantité c'est assez dégoûtant !

Comme la brume s'est un peu plus levée vers 17h, je suis allé en exploration sur mon chemin de demain. En pleine lumière, il n'y a pas trop de difficulté et je progresse assez facilement sur la crête de Zazpigain. J'aime beaucoup ce nom. Il symbolise bien l'aspect en zigzag de cette crête qui doit faire dans les 300m de dénivelé positif. Si le temps est clément demain, je suivrai ma route sinon j'en ai une autre en réserve.

Quel est mon objectif dans cette histoire ? C'est de tenir bon, d'aller de l'avant et de continuer ma route.

En descendant de Zazpigain, j'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes pour marcher avec plaisir sur cette pelouse rase. Quelle douceur ! Mais arrivé près de la cabane, je me rends compte que j'ai paumé les chaussettes... J'ai pris trente minutes pour les chercher et j'ai bien rigolé quand j'ai retrouvé la deuxième. Demain, s'il fait beau, je la monterai cette crête ! Mais alors que je me couche, la brume refait son apparition...

Jour 5: le 03/06/2010, jeudi:



6H30, le réveil sonne. Je regarde dehors. Oh putain c'est génial ! Le ciel est uniformément bleu, pas un seul nuage à l'horizon. Le soleil qui se lève donne une teinte rougeâtre aux sommets du coin. C'est magnifique ! Je me hâte. A 7H30, me voilà sur la crête de Zazpigain. Je grimpe facilement même si la pente n'est pas douce: tout est visible et on sait où on doit aller.

Chemin faisant, je vois que je suis suivi par un type et son chien. J'arrive au passage délicat de Zazpigain: la crête qui faisait encore 1 mètre de large se réduit à la largeur de mon pied. C'est dangereux car de chaque côté, c'est à pic ! Avec mes mains, je progresse lentement mais sûrement. Une fois dépassé cet endroit, me voilà plus confiant. Le type me rattrape. C'est un local (du 64) qui pratique la montagne. Il va au pic d'Orhy et me laisse passer devant. Il me donne des conseils pour la suite. Le chemin jusqu'au sommet est fatigant mais simple à suivre et bien indiqué. J'arrive en haut: je suis à 2087m et le paysage est à la hauteur de mon imagination. La vue est dégagée et on voit une chaîne de

montagne vers l'est qui est tout enneigée: c'est le pic d'Anie, mon prochain objectif.

Le type me donne la météo: aujourd'hui et demain grand beau mais samedi, ça se gâte et dimanche, les risques d'orage sont importants. En discutant, je relativise la suite de mon parcours. Mon moral est très haut alors je continue ardemment ma route. Après l'Orhy vient Port Larau (un parking) à la frontière espagnole. J'y passe rapidement: il n'y a pas d'intérêt. Mon objectif du jour: la cabane d'Ardane. Je l'atteins vers 13h après avoir passé par moult vallons emplis de pastoralisme: les troupeaux de bovins et de moutons y sont aussi nombreux que les cabanes et les bergers. Vu l'heure, j'analyse la situation: il fait beau, j'ai pris du retard ces derniers jours, mes pieds vont bien, mes épaules aussi... Allons-y. Et me voilà reparti.

D'Ardane (la cabane avait l'air magnifique, ce coin est très beau), je dois passer près de Chardékagagna (Sardeka Gaïna). Problème, ce coin est plein de sommets (cinq). Je fais plusieurs points topos et tombe au bon endroit. Ma boussole est bien pour ça et en plus, j'ai appris à mieux lire les courbes de niveau. Je sais à quoi correspond leur resserrement sur le terrain. Après Chardékagagna, je continue à chercher mon chemin. Je fais le bon choix et rattrape le GR12 espagnol.

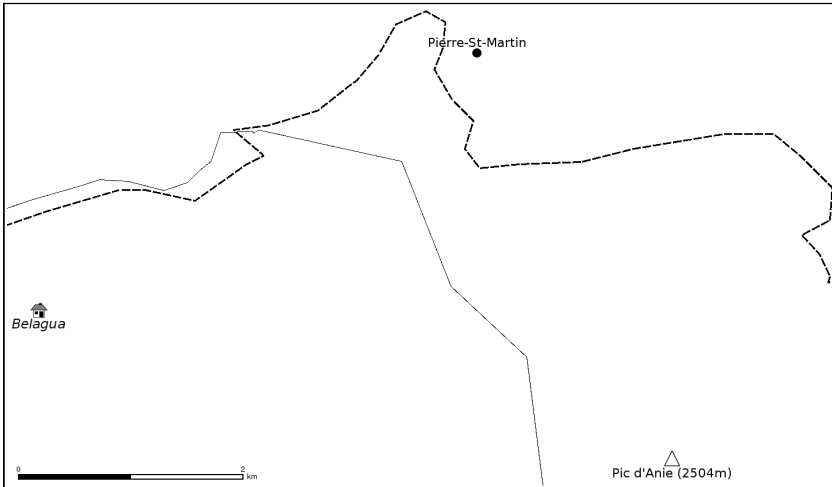
A un moment, je dois traverser mes premiers névés. Pour le fun, je prends mon temps sur le premier: j'essaye de le traverser en faisant des marches avec mes chaussures tout en m'assurant avec mon piolet. C'est un apprentissage réussi.

Enfin, je passe de l'autre côté et aperçoit la vallée espagnole. Ce soir, je dois atteindre le refuge Belagua. J'y arrive vers 19h30 et je suis mort de fatigue. Le refuge est fermé (pour toujours): il est muré et commence à s'écrouler. Dommage, moi qui comptais y

trouver de l'eau potable, me voilà condamné à continuer à boire de l'eau chlorée qui n'étanche pas beaucoup la soif. De plus, la vallée est pleine de vent. Je cherche un endroit abrité et trouve une cuvette un peu abritée par des arbres. Mais tout de même, l'abri que je monte bouge beaucoup. J'essaye le téléphone: j'ai bien le réseau espagnol mais ma carte SIM ne semble pas pouvoir l'utiliser ! Bordel de technologie propriétaire qui m'empêche de rassurer ma mère !

Je prends de l'eau au torrent et je me lave tout sauf les cheveux. C'est froid mais ça passe. J'écris ces lignes et vais me coucher: il est 22h15 et il ne fait plus très clair. Espérons que l'abri tienne dans ce vent. Demain, je change d'itinéraire: direction la station de La Pierre-Saint-Martin...

Jour 6: le 04/06/2010, vendredi:



Quelle nuit ! Le coin où j'étais, bien qu'encaissé et bordé d'arbre était très exposé au vent. Même en cherchant, je n'avais rien trouvé de mieux ! L'abri a vu sa partie arrière s'effondrer durant la nuit. Mais ça ne m'a pas trop empêché de dormir jusqu'à 8h. J'ai simplement remis le bâton à sa place et il a tenu à peu près toute la nuit. Il faut savoir que mon abri est très léger et qu'il est constitué d'une simple bâche tendue avec quelques sardines et monté avec mes bâtons de marche. Après avoir fait le petit déjeuner, rangé le camp et préparé mon sac (avec au passage une étape caca dans les bois bien maîtrisée dans un lieu insolite), je pars à 10h environ direction la station de ski de la Pierre-Saint-Martin. Mon itinéraire initial devait prendre un chemin espagnol jusqu'à la table des trois rois pour redescendre vers l'aiguille d'Ansabère et je devais dormir à la cabane du même nom. Toutefois, après avoir vu la fameuse table des trois rois, j'ai préféré prendre plus facile: le plateau de la table, où je dois passer est complètement recouvert de neige et je ne me sens pas y faire la

grimpette. A la place, je contourne par la pierre Saint-Martin et les faubourgs de Lescun pour rattraper les cabanes d'Ansabère.

La route qui mène à la station est vraiment nulle: c'est la nationale espagnole ! Il fait chaud, très chaud et les lacets bitumés semblent interminables même si je peux les couper sans problème. Après 3h de ce chemin monotone et sans saveur, je vois enfin la station française. Quelle surprise: elle est complètement déserte. Je n'aperçois que 2 voitures; on dirait une ville fantôme. Et dire que j'avais pris le minimum d'eau, comptant y faire le plein. Moi qui comptais de plus, trouver une pharmacie pour prendre d'autres pansements (je les ai tous utilisés pour renforcer celui que j'ai mis sur mon ampoule d'orteil) et consulter des cartes IGN. A défaut, je me mets en quête d'un point d'eau car je n'ai vraiment plus rien à boire. Après avoir suivi un chemin dans une "galerie" marchande déserte, je découvre l'inscription magique: WC. Je m'y rends et miracle: ils sont ouverts. Je bois, refais le plein de flotte et j'en profite pour me laver les cheveux (à l'eau froide mais ça faisait quatre jours qu'ils n'avaient pas été lavés). Je m'éloigne un peu dans l'herbe pour prendre mon repas et comme il y a du réseau téléphonique, j'envoie un SMS à ma mère.

Je ne sais que faire: rester dans le coin pour la nuit ou bien avancer plus loin ? Je pèse le pour et le contre en observant mes cartes.

Alors que je cherche une solution, l'improbable se produit dans ce monde désert: je vois un homme, un peu pressé. Il a deux bâtons et un gros sac: c'est un randonneur. Il cherche quelque-chose. Je l'observe tandis qu'il tente d'ouvrir les portes des boutiques et puis je l'aborde... Comme moi, il comptait trouver des choses à vendre ici, il voulait faire un ravitaillement. Je lui montre les toilettes. Il est pressé car ce soir, il doit être à Lescun. Il suit le GR10 depuis Hendaye. Après quelques minutes à discuter, il me

propose de le suivre et j'accepte car, cet itinéraire me semble plus sûr et si le temps se dégrade demain, je serais en mesure de rallier Lescun pour un abri en dur ou dans un camping.

Alors que nous passons les cabanes de Pédain, je me rends compte que je parle comme un moulin à paroles. Je ne sais pas ce qui me pousse à dialoguer mais finalement, ça me fait du bien. Malgré la pente qui me coupe un peu le souffle et le fait qu'il faille faire attention au balisage du chemin, je parle, sans beaucoup m'arrêter ! Nous mettons le cap sur le GR10 mais nous nous égarons rapidement car le balisage disparaît sous les névés. Cette partie de mon parcours est très enneigée. Selon mon nouveau compagnon qui s'appelle Tom, le balisage fait souvent défaut: tantôt il y a 15 marques au kilomètre sur un chemin trivial, tantôt, il y a 1 marque à peine visible à travers le paysage. Nous devons passer par le Pas de l'Osque: une brèche dans la crête, bien visible selon le topo-guide dont il dispose. Dommage, ma carte s'arrête juste au bord et m'empêche de voir où il peut être par rapport à notre situation. Nous atteignons la ligne du télésiège et voyons la fameuse crête. Reste à trouver la brèche et le chemin. Au bout de plusieurs hésitations, nous apercevons une brèche très visible et décidons d'y aller, même si le chemin qui semble y mener n'est pas du tout balisé.

Nous passons à travers de nombreux névés dans une zone de lapiaz. Le sol est vraiment instable: il y a plein d'éboulis de roches et les crevasses sont nombreuses. Celles que j'aperçois sont vraiment réduites. Le risque le plus important est de s'y tordre la cheville. Les névés semblent solides mais parfois, lorsque j'en observe les bords et que je peux jauger de leur profondeur et surtout de ce qui se trouve en dessous, je préfère les contourner. Lorsque nous marchons sur l'un d'entre eux, c'est toujours avec une petite appréhension. La progression est très difficile: nous devons couvrir à peine 800m en ligne droite mais la nature du

terrain fait que nous arrivons près de la brèche en quasiment 1h. Arrivé au "Pas de l'Osque", c'est la déception: alors que nous étions censés descendre de l'autre côté, lorsque je me penche à travers la brèche, je vois un à pic d'environ 300m de dénivelé qui mène à la bonne vallée mais par une route réservée aux oiseaux. Nous nous sommes trompés. Nous longeons alors la crête pour rejoindre le Pas de l'Osque (le vrai) qui doit être situé plus bas. Mais au bout d'une demi heure de route, la crête s'arrête en à pic ! Il faut repartir en arrière.

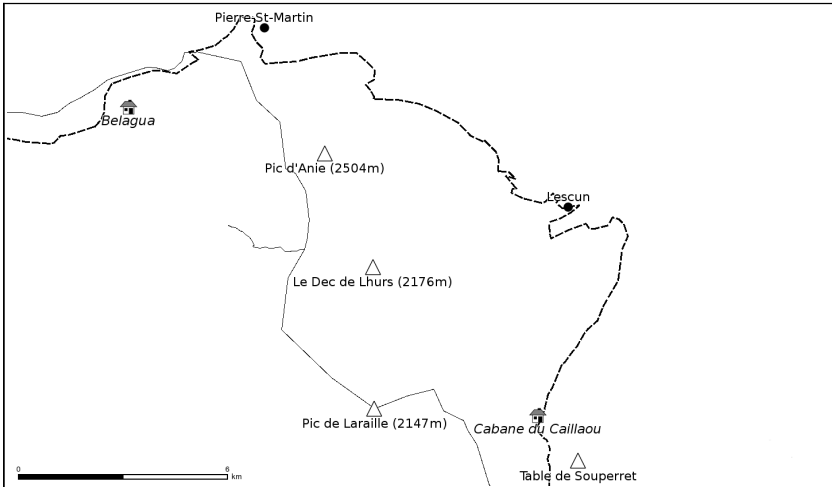
Comme il est tard, Tom décide de bivouaquer sur place. Même si nous sommes à près de 2000m, il fait beau et c'est une zone sans vent. Je reste bivouaquer: ça fera une bonne histoire à raconter. Il est 17H30 et le bivouac s'installe en trouvant des coins plats exempts de fourmis rousses des bois. Ces charmants insectes ont colonisé l'endroit où nous comptons dormir. Je trouve un replat sur une pointe et y plante mon abri. Le paysage est magnifique: je dors à l'aplomb d'un névé qui plonge vers le bas, entouré par des pins, avec un matelas d'aiguilles pour me reposer. Tom trouve une "tombe": entre deux rochers, un endroit plat qu'il rend confortable en y fabriquant un matelas végétal avec ce qui nous entoure.

Un fois installé, je pars un peu en exploration, simplement avec mon piolet. L'a-pic de la crête se confirme mais je vois une combe au fond de laquelle plonge le névé près duquel je dors. Au fond de cette combe, il y a une brèche. Je sais qu'il ne s'agit pas du Pas de l'Osque: elle n'est accessible que depuis notre position en sautillant sur les rochers: trop hard pour un GR10 (voire une HRP). Je descends inspecter la brèche. De l'autre côté, c'est raide mais je pense que ça peut passer: je tente l'opération. J'arrive en bas et je me dis qu'avec un sac à dos chargé, ça devrait aussi le faire. Dans tous les cas, c'est plus court que de repartir en arrière.

Je remonte au bivouac avec la bonne nouvelle et nous préparons à manger tout en faisant fondre de la neige dans nos popotes respectives. Notre gestion du bivouac est désastreuse: nous terminons notre repas vers 21h30. Néanmoins, cela nous permet d'assister à un superbe spectacle: le soleil se couche dans un rouge flamboyant juste au dessus d'une mer de nuages totale au dessus de laquelle vogue notre bivouac. C'est alors qu'un sentiment de calme pur s'empare de moi. En effet, j'ai beau prêter l'oreille, je n'entends pas un seul bruit, pas de souffle de vent, pas de chant d'oiseau ou d'insectes... pas de bruits de civilisation non plus. La station est trop éloignée et la route qui y passe devant est vraiment peu passagère en cette saison. La route importante la plus proche est située à au moins dix kilomètres. Le silence, pas un seul bruit d'activité. Voilà quelque-chose qui n'a pas de prix. Où que l'on soit, il y a toujours des bruits causés par les êtres humains: routes, camions à l'extérieur. Même à l'intérieur des maisons, et malgré la présence de double-vitrages, il y a toujours du bruit, par exemple, à cause du réfrigérateur ou bien de la ventilation. Alors que je vais me coucher, je savoure ce moment simple et plein de calme car je sais très bien qu'il ne me sera pas donné de goûter à ce silence absolu avant de nombreuses années...

A 22H30, nous "éteignons les lumières".

Jour 7: Le 05/06/10, samedi:



6h45, le soleil est déjà debout et je me réveille avec une irrésistible envie de chier ! Tellement que ça ne peut pas attendre. Je sors de mon abri et constate que Tom est déjà réveillé. Il est à nouveau pressé de partir et il a pris un peu de temps pour étudier son itinéraire: il veut dépasser Lescun vers 12h et atteindre Borce ce soir. Il faut donc se dépêcher... Mais ça attendra la pause caca !

Visiblement, ma nourriture ne vient pas me constiper, bien au contraire et c'est tant mieux ainsi. J'appréhendais beaucoup cette "phase" de l'aventure car je redoutais d'être gêné par ça. Même après avoir lu le célèbre "Comment chier dans les bois" (par Kathleen Meyer), cette opération délicate n'est jamais facile à réaliser loin de nos cabinets fermés avec l'eau courante et le doux papier hygiénique.

Après une rapide toilette et un rapide déjeuner, nous partons à 8h10, direction "la combe à la brèche", que j'avais explorée la veille. La descente vers la brèche est déjà rude car il faut sauter de

rocher en rocher avant de poser le pied sur des éboulis, le tout sans rien faire tomber ! Je manque alors de glisser et tout à coup, ma popote émerge de mon sac et dévale la pente. Je l'entends effectuer quelques rebonds avant qu'elle atterrisse dans la branche d'un petit pin qui se trouvait accroché à un rocher. Je vais la chercher sans mon sac que je cale sur des pierres et finit par la remonter. Impeccable: elle n'a absolument rien, pas même une bosse !

Pendant ce temps, Tom arrive au fond de la combe, près de la brèche. De mon côté, ré-équipé de ma popote, je décide de prendre un autre chemin car, hier, l'accès à la combe me semblait plus aisé. Je finis par retrouver la trace de cette piste et rejoins Tom. Il me réclame alors du PQ: l'adrénaline lui joue des tours...

Pendant ce temps, j'entreprends la descente de la brèche qui est, somme toute, faisable avec un gros sac. Mais je prends mon temps car je ne veux pas faire glisser toutes ces pierres. Arrivé au pied de la pente, le chemin est facile à trouver et en me retournant, je peux enfin apercevoir le vrai Pas de l'Osque... Il nous aura bien nargué celui-là. De nouveau sur le GR10 que nous suivons, nous arrivons à une cabane où nos chemins se séparent. Tom est pressé et je lui refile mon adresse email afin de garder le contact. Mais je n'aurai pas de ses nouvelles avant quelques semaines, le temps pour lui de terminer le GR10. De mon côté, ma route monte plus en altitude et j'espère rejoindre Ansabère avant la nuit. Toutefois, ma route semble compliquée et il me manque une partie de carte... Je visite rapidement la cabane qui semble vendre des fromages en saison. Le berger n'est pas encore arrivé.

Alors que j'en ressors, je tombe sur un autre randonneur. Je le salue et lui demande où il va. Il monte au pic d'Anie avec sa femme. Je lui pose des questions sur la météo et il me confirme que l'orage est pour demain et que le temps change dès cet après-

midi. Voilà qui contrarie mes plans: je n'ai pas envie de me retrouver sous l'orage aujourd'hui. Ne sachant que faire, je me dirige vers le rassurant GR10 direction Lescun. Là-bas, je trouverais sans doute de quoi faire le point sur ma situation. Il fait chaud ! A 15h, j'arrive à Lescun. Il y a un chemin pour Ansabère mais il est assez éloigné et du coup, je ne suis plus sûr de pouvoir en atteindre les cabanes. Lescun est un village pittoresque qui semble très bien vivre du tourisme: près de la moitié des maisons que je rencontre sont des boutiques locales ou des gîtes.

Je suis un peu perdu dans mes décisions: je peux m'arrêter au camping mais ensuite, comment éviter de trop ralentir mon périple ? Je passe près d'une demi-heure à faire le point. Je trouve une solution risquée mais séduisante: dormir dans une cabane près d'Aumet dans le Parc National des Pyrénées. Ce lieu est proche de ma route et on peut y parvenir de la vallée. Mais c'est très loin (10km) et je ne suis pas sûr que les cabanes soient ouvertes. Je tente le coup, au pire, je reviendrai au camping de Lhers qui est sur ma route.

J'arrive à Aumet vers 18H et voit la première cabane: fermée ! Une demi-heure plus tard, j'arrive à la deuxième: fermée pour travaux ! Il n'y a plus personne sur le chemin: les randonneurs ont tous regagné la sécurité du village. Il me reste une ultime cabane tout au bout de la route, planté au pied des montagnes. Je l'atteins péniblement vers 19H30. Je croise les doigts avant d'appuyer sur la poignée... Miracle, elle est ouverte !!

Me voilà enfin au bout du monde, au plus près de mon étape suivante, prêt à affronter l'orage et peut-être la brume du lendemain. Je suis seul, roi de cette vallée avec des vaches et des chevaux pour tout sujets. Mais je suis complètement HS: j'ai marché près de 10h (8h10-19H30 en comptant les pauses), sous un soleil de plomb et bu quatre litres d'eau sur mon trajet.

Complètement exténué, je fais le plein d'eau, cherche un peu de bois pour le feu dans ce paysage d'estive pâturée. Je mange et fais du feu dans le poêle Bigourdan n°4 (diable qu'il fume) et vais me coucher alors que les nuages s'amoncellent au dessus des pics.

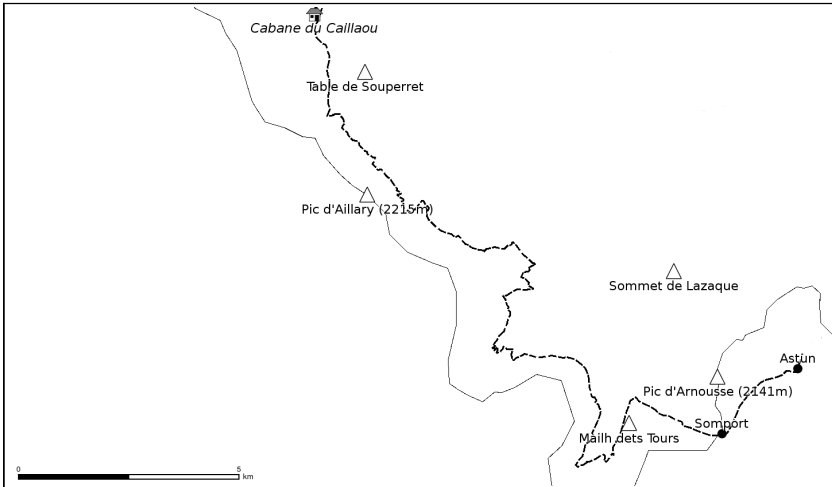
Jour 8: le 06/06/10, dimanche:

Quel orage ! Malgré les bouchons d'oreille, j'entends le tonnerre et la pluie. Les éclairs illuminent presque en continu la nuit. Le matin est uniformément gris: c'est la brume ! Mais je la connais maintenant et je sais comment la vaincre: à grands coups de patience. De temps à autre, le tonnerre gronde et la pluie tombe très fortement.

La matinée s'annonce tranquille. Au programme, petit déjeuner, toilette et lessive. Pour la toilette, j'essaye une technique simple qui porte ses fruits. Elle permet de se laver tout le corps avec 4L d'eau, sans avoir froid et sans en foutre partout. Il suffit de faire chauffer un litre dans la popote et de le remettre dans la poche à eau remplie avec les 3L qui restent. Ça permet d'avoir de l'eau tiède. Ensuite, verser un litre d'eau tiède dans la popote et utiliser une chaussette en coton (ça tombe bien, j'en ai une qui sert de chiffon) comme un gant de toilette. Le coton absorbe et retient très bien l'eau. Du coup, c'est un excellent système pour bien la répartir, sans la gâcher. Après être mouillé, utiliser le savon de Marseille et puis se rincer avec la chaussette. On fait ça en trois temps: lavage du haut du corps, lavage du bas du corps et enfin, le visage et les cheveux.

Après cette toilette, je fais la lessive et un petit feu pour faire sécher mes habits. Je mange mon repas de midi puis prend du temps pour fumer la pipe et écrire un peu. A 15h30, la brume est toujours là. Je m'occupe de consumer avec lenteur mes maigres réserves de bois. Puis j'étudie mon parcours avant de prendre le repas du soir. Durant la journée, personne ne passera même si j'ai eu l'impression d'entendre des voix dans la brume. Espérons que demain matin, elle sera levée !

Jour 9: le 07/06/10, lundi:



Hé oui ! La brume n'est plus présente dans ma vallée. Pourtant le ciel se voile de quelques nuages. Comme d'habitude, je me prépare à partir, pause caca incluse ! Au moment du départ, des nuages sombres s'avancent et menacent de faire tomber la pluie... Du coup, j'hésite à partir tout de suite: avant la sauce ou bien après ? Mais au bout de dix minutes, je m'impatiente et tente le coup. Je m'élançe à l'assaut du col de Saoubathou, proche de la table de Souperret.

Le chemin est bien indiqué mais quel dénivelé ! La piste grimpe sérieusement mais elle s'attarde sur de nombreux plateaux. C'est interminable comme montée mais je parviens au col, sans pluie ni nuages. En vallée, un peu plus loin, la brume est encore très présente: j'ai eu du bol qu'elle se soit dégagée près de la cabane.

Je dépasse le refuge d'Arlet, près du lac du même nom. On y accède depuis le col du Saoubathou en longeant le flanc du Pic Rouge qui porte bien son nom. La roche y est très particulière. Sa

teinte pourpre change le ton et la vision des choses. Elle contraste beaucoup avec les névés qui traversent le chemin. Le pays est très sauvage. Au refuge, le lac est entouré de neige. Des gens montent des panneaux photo-voltaïques en quantité, sans doute pour améliorer l'autonomie électrique. Auparavant, j'ai l'impression que ça devait donner en terme de groupe électrogène.

Après une petite pause, je me rends compte que je suis toujours poursuivi par les nuages qui menacent d'embrumer ma route que je suis sans trop tarder. Après quelques cols, je tombe sur deux gars qui me demandent si le refuge d'Arlet est ouvert. En retour, je leur demande la météo. Leur réponse me met le moral dans les chaussettes: mauvais temps pour toute la semaine, sauf pour aujourd'hui. Je lève la tête vers le ciel et constate que c'est très couvert mais qu'il ne pleut pas: voici le meilleur temps de la semaine ! C'est bien ma veine... Mais je continue ma route malgré tout car, de toute manière, je dois avancer, même pour rentrer à la maison.

Mon plan initial était de dormir dans une cabane près du col du Somport mais elles sont toutes occupées par des bergers. Me voilà condamné à bivouaquer et peut-être sous la pluie. Ça ne m'enchant guère. Satanée météo, elle va m'obnubiler toute la journée, ôtant toute sensation apaisante que pourrait me renvoyer le paysage.

A un moment, je rejoins une route, sur celle-ci, je croise un arrêt de bus. Celui-ci va jusqu'à Oloron Sainte-Marie ! Si je le prenais, mes ennuis s'arrêteraient dans la minute. Quelle tentation ... Dans ces moments, je me dis que j'aimerais être avec ma douce et qu'elle me manque. Dans ces moments, je sens les larmes me monter aux yeux. Mais implacablement, je continue ma route et elle m'amène au Somport.

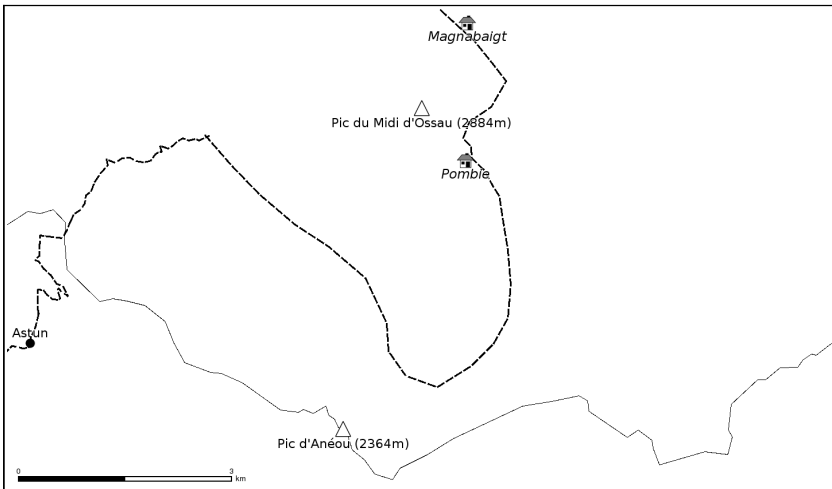
Alors que je traverse la nationale pour rejoindre un chemin, un 4x4 de la Guardia Civil passe prestement devant moi. Avec un léger sentiment d'inquiétude, je le vois piler au milieu de la route, faire demi-tour et se diriger vers moi. Mais en fait, il continue à toute berzingue sur mon chemin pour atteindre une maison un peu plus loin... Quel empressement ! Je m'approche de la maison et y distingue une camionnette bleue de nos amis les (Schtroumpfs) gendarmes. Des questions se pressent dans ma tête: enquête sur trafic de drogue, clandestins, séparatistes basques, etc... Qu'est-ce qui peut conduire des unités de police de deux pays au même endroit ? La réponse m'apparaît avec sourire lorsque je dépasse la cour de la maison: tous ces charmants policiers sont simplement en train de faire la bringue en cuisant des morceaux de viandes au barbecue, tous autour d'une grande table ! Toutefois, je prends quand même garde à eux: il n'y a pas plus dangereux qu'un homme armé bourré...

Le chemin me mène du côté espagnol. A la frontière, un énorme bâtiment me fait face. Avec sourire, je vois qu'il appartient au MEEDM (Ministère de l'Ecologie français). C'est une station de déneigement qui appartient à la DIRA (Direction Interdépartementale des Routes Atlantique). J'ai l'impression que mon boulot me rattrape. De l'autre côté, il y a un bâtiment quasi identique mais avec des mots en espagnol dessus. J'avance vers Astun, une autre station fantôme où tout est fermé. Les stations de ski sont des lieux particuliers quand ils sont vides. Des bâtiments et des implantations qui ne servent que six mois dans l'année, c'est bizarre... est-ce que ça a vraiment un sens ?

Je bivouaque caché dans les pins, sur un coin très plat, près de l'endroit que je dois grimper demain: le col des Moines à 2168m. Je ne suis jamais monté aussi haut je crois. En plus du dénivelé, il y aura sans doute de la neige. Et il me faudra surtout une météo

conciliante. Sur ces investigations, alors que je termine d'écrire ces mots, des gouttes de pluie viennent frapper le toit de mon abri...

Jour 10: le 08/06/10, mardi:



Ce soir, l'orage gronde et la pluie est forte mais je m'en fiche... La nuit dernière, il a effectivement plu et il y a même eu quelques coups de tonnerre. Ça m'a à peine réveillé. Pourtant, la journée fut moins calme...

Au petit matin, le pic des Moines est partiellement dans la brume et le ciel, plein de nuages sombres et sans soleil. Mais il est l'heure de grimper quand même par le col du même nom; il me faut tenter le tout pour le tout. L'ascension est rude, tant par la pente que par la brume qui masque de temps à autre la vallée. Mais comme le chemin est franc, j'y vais quand même en me disant que je pourrai revenir en arrière. Vers 2000m, j'atteins le 'Ibon del Escalar', un lac aux berges toutes enneigées. Après l'avoir contourné rapidement, je reprends la dernière partie de l'ascension. Mais la brume est déjà sur moi et elle me rattrape très vite. Je hâte le pas et lance mes dernières forces dans la montée: je suis quasiment en train de courir. Je prie Dieu ou le Grand Esprit, s'il existe, de m'accorder de "passer". A force d'efforts, je monte de

plus en plus et le col prends forme: j'ai une vraie chance d'y arriver. C'est alors que je comprends que ce sera difficile: devant moi se dresse une montée de près de 10m, uniquement formée de neige... Il faut faire des marches pour grimper. C'est dur et long mais finalement, je passe !!!

De l'autre côté, il n'y a pas de brume mais le vallon est très enneigé et ma route passe par le fond. Mes difficultés ne sont pas encore terminées.

Au bout de cinq névés gigantesques, je décide de zigzaguer entre: parfois lorsque je suis dessus, j'entends un bruit de torrent qui coule en dessous et de temps en temps, je passe mon pied à travers. Toute cette recherche d'itinéraire est très longue mais enfin, je parviens au bout de ce labyrinthe. Surprise, je déränge quelques marmottes qui s'éloignent vers leur terrier en courant dans la neige. Je n'en ai jamais approché d'aussi près.

J'aperçois quelqu'un plus loin qui pose son sac et qui s'en va. Après plusieurs zigzags dans le chemin, je le retrouve assis sur un rocher. Il est assez âgé. Je l'aborde en lui demandant la météo. Il me répond qu'il n'en sait rien car ça fait quatre jours qu'il est en montagne. Nous discutons. Après quelques minutes, j'ai l'impression que ce type a une expérience de folie: on sent bien que la montagne ne lui fait pas peur. C'est tout le contraire pour moi. Il semble connaître le coin comme sa poche. Il me conseille de suivre par le col d'Anéou car c'est un beau coin assez facile à monter. Il ajoute que si je veux aller au refuge de Pombie par cette voie, je n'ai qu'à suivre à travers le flanc de "coteau" et que je vais finir par rattraper le chemin du Soum de Pombie, très visible sur la crête. Il évoque sa nuit sous l'orage de dimanche sous la tente en rigolant... Pour la météo, il dit qu'il s'en fout: du moment qu'on a de quoi s'abriter, se chauffer et manger... car après la pluie vient le beau temps. Et dire que je suis obnubilé par la météo.

Je suis son conseil: plutôt que de passer par Peyreget et son col plein de neige perché à 2200m qui m'oblige à descendre dans le fond de vallée pour regagner sec aussitôt après, je monte par Anéou. Effectivement, il est vraiment très beau: il y a peu de névés, je compte une dizaine de marmottes, il y a un "cirque", des alignements de roches transverses qui montent vers le ciel, des arbres disséminés au milieu de tout ça et des plantes et des fleurs très jolies. Mais pourtant, je ne prends pas le temps de m'imprégner de cette beauté: je dois poursuivre ma route....

Arrivé en haut du col, je vois la station du ski du Pourtalet au loin. Il y a plein de voitures de garées. Mon objectif du jour était le refuge de Pombie mais en passant par ce col, je me dis que je pourrais aller plus loin. Le vent est très puissant et le ciel toujours gris et moche. Pour la première fois du parcours, j'ai froid en marchant. En regardant vers le nord, j'aperçois le chemin du Soum de Pombie. Instinctivement, je décide d'y aller y faire un tour et de suivre les conseils du vieux de ce matin. Effectivement, en passant à flanc de pente, même s'il n'y a pas de chemin, ça passe et rapidement d'ailleurs. J'arrive au Soum de Pombie. Je ne compte plus les névés tellement il y en a et ça me barbe un peu.

J'arrive près du refuge. Cette bâtisse fait tâche dans le paysage mais elle est tellement ridicule face au cirque au pied du Pic du Midi d'Ossau qu'on lui pardonne facilement. J'y entre pour glaner des informations sur la météo et sur la suite de mon parcours. En effet, j'avais prévu de passer par Arrémoulit et l'Espagne pour contourner le Balaitous mais je n'ai plus le temps de prendre cette route pour pouvoir attraper mon train dimanche. Il me faudrait aller au refuge de Larribet mais je sais pas quelle route y mène.

La gardienne m'informe que Météo France indique un temps plus merdique qu'aujourd'hui pour le reste de la semaine avec

beaucoup de pluie. Je consulte ses cartes IGN et là, c'est le drame ! En effet, les seuls moyens de continuer mon chemin sont de franchir des cols à plus de 2500m et qui sont pleins de neiges (selon la gardienne)... Combiné à la météo pa terrible, me voilà soit bloqué, soit en grand danger. Vu le mal que j'ai eu ce matin avec mon petit 2168m !

J'écoute les conseils de la gardienne et choisit de faire le chemin de la Mature qui me ramène sur mes pas mais par une autre voie. C'est moins haut... Direction le nord par le col de Suzon puis vers l'ouest. Me revoilà en train de courir pour rattraper une route !

C'est alors que vers 18H30, je croise le chemin d'une cabane dans un fond de vallée. Elle est typée traite de brebis avec son équipement extérieur. Elle n'est pas sur mon chemin mai même si je suis fatigué, j'y fait un tour. La porte n'est pas fermée à clef. Quelle surprise ! On dirait qu'elle est habitée tant il y a de meubles et de matériel. Tout est bien rangé et il y a de nombreuses fenêtres. Je m'y plais tout de suite. En lisant quelques mots qui traînent, je comprends qu'il s'agit de la cabane d'une bergère qui y vient avec ses enfants (ce qui explique les jeux de société dans la chambre).

Cette vision m'enchanté et m'apaise. Elle me redonne le goût de la recherche de la tranquillité, moi qui cours depuis le début. C'est décidé, je reste dormir ici. Demain, je reste aussi dans ce vallon de paradis et je prendrai le temps d'aller herboriser et voir quelles sont les plantes du coin. Cette étape ne me retarde pas du tout. En deux jours, je peux être à Borce, en trois à Tarbes via le bus et le train. Du coup, la météo me laisse indifférent: ce soir, l'orage et la pluie n'ont plus de prise. Pour la première fois depuis longtemps, je suis serein...

Qui ne rêverait pas d'avoir une cabane perdue dans la montagne, aussi accueillante, différente des autres, le tout en famille ? En tout cas, demain, je compte mettre tout ça à profit. Il est tard car j'ai lavé mes chaussettes et surtout mes chaussures qui puait la merde bien profond. Espérons que ça sentira meilleur et que ce sera sec demain.

PS: Ce matin, je me suis aperçu que j'avais oublié mon couteau dans la cabane du Caillaou et que mes lunettes de soleil ont disparues, tombées de mon chapeau. De plus, j'ai percé mon sac de couchage avec une cendre de pipe mais, par chance, c'est la collerette qui est touchée. J'ai réparé avec un bout de sparadrap. Moralité: ne pas fumer au lit (même après l'Amour).

Jour 11: le 09/06/2010, mercredi:

5h du matin, les puces du lit de la cabane me réveillent. Je descends tout (matelas, duvet, chronomètre) dans la pièce du bas et dors par terre. Du coup, je me réveille à 10h ! Je traîne en faisant petit-déjeuner/feu/bois et lecture jusqu'à 12h. Dehors, la pluie tombe inlassablement et tout est gris. Mon repas s'étale jusqu'à 13h30. Je vais ensuite me laver avec ma technique qui m'apporte un confort relatif, celui de ne pas se laver à l'eau glacée. Je fume aussi (en dehors de mon duvet). La cabane où je suis s'appelle Magnabaigt; j'apprends cela en lisant les documents qui traînent. Qu'on y est bien, au chaud !

Vers 15h, je pars herboriser sous la pluie. Je traverse le torrent et monte un peu pour observer les buttes couvertes de fleurs. Très vite, je me rends compte que je ne suis pas seul: un isard est couché à moins de 200m. Je peux voir ses cornes. Il ne semble pas trop apeuré et se contente de m'observer et de se déplacer de quelques mètres lorsque je me promène dans sa direction. J'ai bien fait de rester dans ce vallon...

Voici les plantes que j'ai pu observer (voir la planche située à la fin du chapitre):

1. Trolle d'Europe (fleurs jaunes)
2. Orchis tacheté (violet)
3. Renoncule des Alpes (fleurs blanches)
4. Trèfle des alpes encore appelé réglisse des montagnes (fleur roses)
5. Ostruche (fleurs blanches)
6. Gentiane de l'Ecluse (fleurs bleues)
7. Primevère farineuse (fleurs roses)
8. Soldanelle Alpine (fleurs violettes)

Elles sont très faciles à voir car elles sont bien réparties dans le vallon. Ce sont des plantes qu'on ne voit pas en plaine et c'est toujours intéressant de voir ces formes et ces couleurs bien particulières.

Après cette séance sous la pluie, je continue à lire jusqu'à 19h et je fais le repas du soir. Moins je suis actif et plus je mange. Je n'ai pas résisté au fait de manger quelques morceaux de chocolat en plus, voyant qu'il allait m'en rester avant la fin du voyage.

Pour briser le bois avant de le brûler, j'ai trouvé une technique assez efficace qui permet de ne pas se casser les pieds au sens propre du terme. Il suffit de les mettre en inclinaison sur un support en hauteur et, plutôt que de les briser avec votre pied, de jeter une très grosse pierre dessus: on a bien plus de force et on risque moins gros pour ses pieds. J'ai réalisé à quel point c'était dangereux d'utiliser les pieds quand j'ai eu l'impression d'avoir attaqué ma cheville à force de taper comme un forcené avec. En plus, des grosses pierres, c'est pas comme si ça manquait en montagne !

Demain, il me reste une ultime épreuve: le col d'Ayous à plus de 2000m. Espérons que ça passera, sinon, je serais obligé de faire du stop jusqu'à Larruns. Puisse la nuit éloigner la pluie.



1



2



3



4



5



6

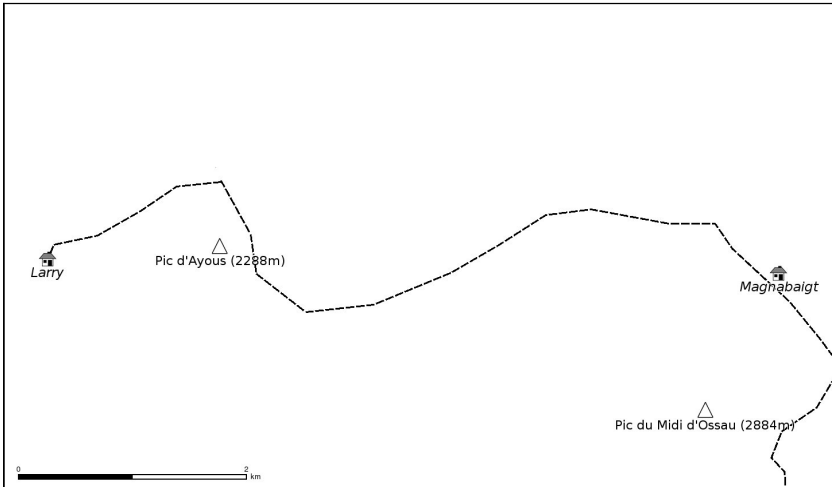


7



8

Jour 12: le 10/06/10, jeudi:



Je me réveille à 9h et malgré une pluie continue et un vent qui faisait vibrer tous les volets de la cabane, j'ai bien dormi. Les bouchons d'oreille m'ont encore bien aidé. J'ai pris soin de fermer les volets car certaines vitres de la cabane étaient fendues et le vent menaçait de les briser. Ce matin il y a moins de vent mais la pluie est encore de la partie. Pourtant, pendant que je termine mon petit déjeuner, j'aperçois une trouée de ciel bleu près du pic du midi d'Ossau. Je m'active mais lorsque je suis prêt et que la porte de la cabane se referme, la pluie s'invite sur ma route.

Je rattrape le chemin d'avant-hier. Un peu avant de quitter le vallon de Magnabaigt, je revois mon isard de la veille, devant moi près de la piste. Comme hier, il n'est pas trop apeuré et il semble être venu me dire au revoir. Je suis sûr que c'est lui...

En marchant, j'herborise car je sais que ma route vers le refuge d'Ayous est très courte. Quelques fleurs nouvelles apparaissent sur mon chemin et je prends le temps de les identifier. Au cours de ma

route, je croise un groupe de six personnes dont deux gardes du parc national. Dans cette journée, je verrai près de cinquante personnes dont deux groupes d'enfants et un groupe de vieux. Quel changement ! L'explication est très simple: le lac de Biouss-Artigue qui est proche d'ici est à la fois une porte d'entrée dans le Parc National des Pyrénées et du site du Pic du midi d'Ossau. Et bien sûr, cette porte est facile à franchir. Sur le parking de Biouss-Artigue qui est un lac-barrage super moche, je compte une trentaine de voitures et un bus. Ce sont quasi-tous des locaux (du 64) mais on est en semaine ! En fait, ce coin est très facile d'accès, il n'y a aucune difficulté et parfois, le chemin est carrément goudronné. Dire qu'on arrive au même endroit en passant par le col des Moines !!

Après deux heures de marche, j'aperçois un des lacs d'Ayous. Un type s'avance et sa voix me dit quelque-chose. Et oui, pas de doute, c'est le vieux de mardi matin. Il me reconnaît. Je lui explique ce que j'ai fait et le remercie de ses conseils. De son côté, lui et sa compagne ont passé la journée d'hier sous la tente à cause de la pluie. Je lui demande s'il a bien dormi à cause du vent ! Il hausse les épaules en disant qu'il y a eu "quelques rafales mais sans plus". Je le reconnais bien là ! Je ne crois pas que cette rencontre soit le fruit du hasard...

Je me rends compte à quel point je n'ai plus peur de la Montagne et des conditions climatiques. J'arrive à porter un regard sans crainte sur ces paysages qui n'en sont que plus beaux. D'ailleurs, après mon repas de midi, la pluie qui m'avait épargné depuis une heure et permis à un hélicoptère d'amener des vivres au refuge d'Ayous, se remet de la partie. Elle est accompagnée carrément par de la grêle. Mais elle ne me casse plus le moral, après tout, je suis bien équipé avec ma veste et mon pantalon.

Le col d'Ayous apparaît au détour d'une montée. Il est recouvert de neige mais ça ne me fait pas peur. Je vois qu'il y a plein de névés à passer mais ça me fait sourire plus que tout: ils me manquaient ! Je vais faire un tour au refuge qui est au pied d'un des lacs du même nom. Il n'ouvre pas avant le 15 juin et je n'ai pas accès à un plan pour la suite de ma route. J'aborde un pêcheur et lui explique que je cherche le refuge du Larry. Il me dit de passer le col d'Ayous et d'aller vers l'ouest. Je savais que le refuge était à l'ouest mais je ne savais pas s'il était avant ou après le col. Je n'ai pas la carte du coin !

Du coup, je m'y colle à cette montée. J'y prends un vrai plaisir à zigzaguer, à marcher dans la neige, à éviter les flaques. Je croise une marmotte à moins de 10m ! Elle me regarde avancer comme si de rien n'était. Alors que je m'arrête pour mieux l'observer, elle se sent obligée d'aller se réfugier dans son terrier mais vu à la vitesse à laquelle elle avance, on comprend que ça la gonfle ! Moi, je suis touché par tant d'attention à mon égard...

Je reprends la route du col et le passe les doigts dans le nez. Oh, bien sûr, il y a de la neige et je dois faire des marches. Bien entendu, il pleut et il y a beaucoup de vent. La brume est présente aussi mais de manière assez légère mais je suis calme et tout passe très bien. Au col, le vent est si fort qu'il me fait tomber par terre ! Ensuite, je quitte le GR10 et prend à l'ouest. Le vent et la grêle s'en mêlent.

Je prends quand même le temps d'herboriser (voir la planche à la page suivante):

9. Joubarbe à toile d'araignée (non fleurie)
10. Rhododendron ferrugineux (fleurs rouges)
11. Globulaire à feuilles en coeur (fleurs violettes)

Le vallon du Larry est resté très sauvage. Il y a un petit lac et de grands torrents qui coupent le chemin. Quelques bosquets de pins sortent du lot, juchés sur leurs buttes. Au fond de ce vallon se trouve le refuge du Larry. Il est non gardé mais est très correct: il y a des lits, un poêle à bois avec une petite réserve de bois, de gaz (mais vide) et un tuyau de flotte à l'extérieur. En revanche le vallon est soumis à un vent terrible. Comme le toit du refuge est en mauvais état (dans la partie fermée au public), je mets 5€ dans la tirelire. C'est aussi ma dernière nuit en montagne...

Demain, je rentre par le chemin de la Mature et dors au camping. C'est presque la fin de mon périple et je peux d'ores et déjà voir à quel point j'ai progressé. Arrêter de courir et de craindre les éléments changent radicalement ma manière de ressentir la Nature. Mon esprit, mon corps et mon âme sont maintenant perméables à la beauté du vivant, même sous un vent à décorner les vaches et sous une pluie battante. Quel bonheur !



9

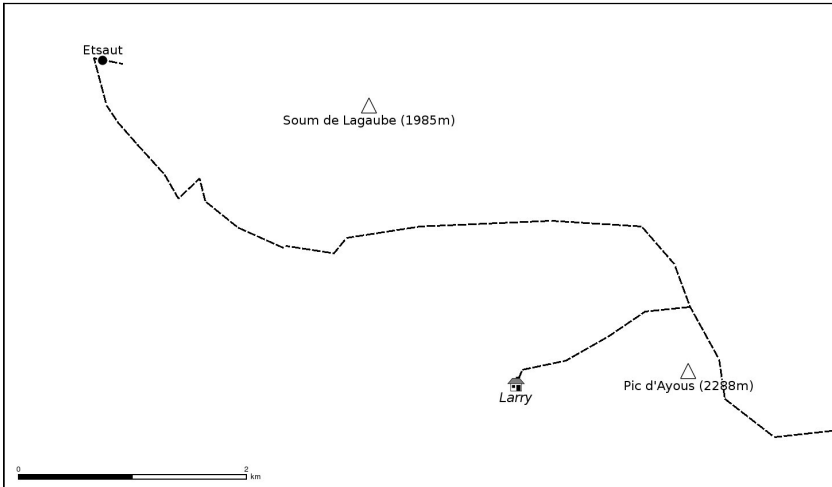


10



11

Jour 13: le 11/06/10, vendredi:



Le jour est levé comme je m'éveille. J'ai bien dormi, malgré le vent et la pluie. Mon duvet m'a encore fait transpirer. Décidément ce sac de couchage est vraiment fait pour des températures proches de zéro. Au delà, il est vraiment trop chaud. A moins que ce soit mon corps qui rayonne beaucoup de chaleur.

Je me prépare, mange mon énième petit déjeuner dont je ne me lasse toujours pas. Mon sac est prêt et je ferme la porte du refuge. Comme un imbécile, je crie au ciel: "Maintenant, il peut pleuvoir !". Je n'avais pas la moindre idée que ma prière allait être exaucée toute la journée...

En ce moment de départ, je sais que c'est la dernière fois que je vois la montagne et je suis triste de partir. C'est ma dernière randonnée ici; je rentre au village. J'en ai les larmes aux yeux lorsque je me retourne une dernière fois vers le vallon du Larry. La pluie qui commence à tomber m'accompagne dans cet épanchement de liquides...

Je passe un névé et comme je sais que c'est un des derniers, je prends le temps d'y tailler des marches. Ensuite, la descente vers le chemin de la Mature commence. Depuis mon départ, la pluie ne cesse de tomber et le chemin dégorge d'eau. Au début j'ai su garder mes pieds au sec en évitant les flaques et les herbes hautes mais, à présent, ils sont complètement trempés. Mes habits imper-respirants me protègent plutôt bien mais je crains pour le contenu de mon sac et surtout, le duvet. Quatre heures plus tard et toujours sous la pluie, j'aborde enfin la partie typique du chemin de la Mature: il a été creusé à la dynamite dans la roche et il tombe à pic dans des gorges profondes de près de 200m. À ce stade, la pluie me remplit d'énergie négative. À la fin, je m'en veux tellement d'avoir défié les cieux. Du coup, je hâte le pas: de toute manière on ne voit rien avec la pluie.

Je m'approche de la civilisation en apercevant la RN134; une grande route mais finalement, avec assez peu de camions. Arrivé à Etsaut, le village avant Borce, je consulte les horaires de la ligne Canfranc-Oloron-Sainte-Marie pour demain. Le prochain bus passe vers 13h30. Je continue vers Borce, de l'autre côté de la nationale. Dès que j'y parviens, la pluie cesse et le soleil apparaît. Je fais sécher mes habits sur la place publique et inspecte mon sac. Bilan de cinq heures de pluie: mes habits, protégés dans un sac plastique sont à peu près secs. Mon duvet a été protégé de l'eau par son sac de compression qui était bien mouillé lui. D'une manière générale, je n'ai qu'un peu d'humidité dans le sac mais il me faudra, à l'avenir, une solution pour améliorer l'étanchéité.

A Borce, il n'y a pas de camping mais un gîte de Saint-Jacques de Compostelle. J'y fait halte car je ne me sens pas de rentrer sur Oloron ce soir. Je prends une douche, la première depuis treize jours et ça me fait tout drôle d'avoir accès à de l'eau non seulement courante mais en plus, chaude en quelques secondes.

Je redécouvre le sens du mot confort et me rends compte que c'est quelque-chose qui s'apprécie, qu'on doit apprendre à savourer à sa juste valeur. Même constat lorsque je fais la cuisine: j'y retrouve un bol, un verre et même de vrais couverts ! C'est moins pratique que mon quart et ma petite cuillère fourchette mais ça fait bizarre d'avoir un objet qui ne sert qu'à un seul truc à la fois...

EPILOGUE

Jours 14 et 15: le 12/06/2010 et le 13/06/2010, samedi et dimanche:

Qu'il est long le temps du retour...

Je passe beaucoup de temps à attendre dans les gares et dans les trains. Pour une fois, je ne parlerai pas de mon périple car il est insignifiant. En effet, l'heure est à la conclusion du voyage et c'est le bon moment pour faire le point.

D'abord, je suis toujours en vie... Je n'ai pas eu d'accidents, pas trop eu de pépins de santé hormis une ampoule. Je n'ai pas du tout souffert de la faim, ni du froid et encore moins de la solitude. Malgré les lieux éloignés de la civilisation, la période hors-vacances et la météo, j'ai pratiquement toujours rencontré au moins une personne par jour. Ce que j'avais clairement négligé est l'aspect psychologique de ces rencontres humaines: lorsque vous avez peur ou que vous avez des doutes, le seul fait de parler à quelqu'un vous apporte beaucoup et vous aide à vous surpasser ou à relativiser un évènement. Je serais assez curieux de refaire le même voyage avec quelqu'un pour voir quels seront mes sensations et mes sentiments.

Mon régime alimentaire était très adapté à moi, surtout pour l'aspect transit intestinal. C'est une question un peu tabou dans les voyages de ce genre mais selon moi, c'est capital et c'est pour ça que j'en parle facilement. J'avais vraiment peur d'être trop constipé et encombré au niveau des intestins. Et puis, chier dans les bois est quelque-chose qui s'apprend, surtout pour l'homme occidental qui a passé toute sa vie à s'asseoir confortablement dans un lieu fermé à clef, à l'abri des autres avec le confort de l'eau courante et du papier hygiénique.

Au niveau des améliorations, je crois que j'aurais dû gérer un peu mieux les saveurs de l'huile d'olive (le beurre aurait-il été

mieux ?). Pas de problème à déclarer pour le fromage à pâte cuite pour quinze jours de conservation et plus. Les cacahuètes sont devenues assez monotones sur la fin.

Pour le froid, j'ai pris trop de vêtements. Une seule polaire aurait suffi. De même, je n'ai jamais utilisé les gants. Ils étaient trop lourds pour que je les emploie. Toutefois, si j'avais dû affronter davantage de neige, ils auraient été parfaits. La chemise ne m'a pas du tout servi et encore moins les collants mais à moins de 70g pour ces derniers, il n'ont aucun reproche à faire partie du paquetage. En revanche, aucun défaut pour le T-Shirt en laine Mérinos. Il sèche très vite, ne sent pas et il est très confortable. Je l'ai porté tous les jours et c'était un régal. J'ai un petit doute sur son indice de protection contre les UV car j'ai l'impression d'avoir pris des coups de soleil à travers. Pour les chaussettes, celles que j'ai aux pieds se sont révélées très légères, suffisamment chaudes et séchantes pour ne pas générer d'ampoules. Par contre, je ne sais pas si ça vient des chaussures, chaussettes ou de mes pieds mais l'ensemble pue la mort. J'ai lavé deux fois les chaussures et chaussettes mais au bout de quelques jours, ça empeste. Les chaussures de trails se sont révélées performantes: légères, elles séchent rapidement et permettent de marcher sur un sol moyennement humide tout en gérant un peu la glace et la neige. En revanche, dès qu'il y a de l'eau sur un revêtement, elles sont très glissantes. Je me suis ramassé puissamment sur le chemin de la Mature à cause de ça. Le sac a amorti la chute et je suis bien tombé mais, j'aurai très bien pu glisser dans le vide. Ça serait très intéressant de voir comment se comportent des vraies chaussures de randonnées dans un contexte proche sur les plans ampoules, humidité, neige et confort.

Pour l'hygiène, je note que les rasoirs et les brosses à dent sans manche, c'est pas terrible. On passe plus de temps pour ces opérations pour un gain de poids négligeable (- de 10g). Le savon

de Marseille ne mousse pas très facilement et il faut surtout bien le conditionner: faire un vrai savon en un seul morceau est plus facile à gérer que la même quantité en trois blocs.

Le réchaud à alcool, valeur sûre, a parfaitement rempli son rôle. Au niveau des améliorations possibles, il y a la mise au point d'un bon pare-vent et d'un support adapté à la popote. Pour le combustible, un contenant souple et réductible en volume (une poche quoi) aurait été un vrai plus car j'ai traîné la bouteille d'alcool pendant tout le trajet et elle prenait un volume non négligeable.

Pour le matelas, j'aurai dû trouver avant le départ un système de fixation rapide pour gagner entre 5 et 10 minutes tous les matins. Les feuilles polycreec m'ont servi juste une fois et leur plus grand défaut, c'est le rangement, idem pour les sacs plastiques. L'abri est perfectible: il faut que je trouve une solution pour améliorer sa tenue au vent (qui est très fort en montagne), diminuer les entrées d'air au niveau du sol sans altérer la capacité d'évacuation de la condensation. En terme d'équipement, une lanterne aurait été la bienvenue car souvent, j'ai manqué de lumière et la bougie que j'ai emmenée était particulièrement inadaptée.

D'une manière générale, j'ai pu constater que j'avais des problèmes d'efficacité au bivouac. Je sais que je dois travailler sur l'organisation du sac et sur celle du campement. Par exemple, je pense qu'il est possible de faire le petit déjeuner et la préparation du sac en moins d'une heure. De même, en moins de deux heures, je dois être prêt à dormir, c'est à dire avoir monté mon abri, mangé et m'être lavé. C'est quelque chose que je dois travailler pour améliorer le ressenti au bivouac: ce doit être un moment de repos, de calme, où l'on n'est pas en marche. Il doit permettre de récupérer et il doit également être un moment d'échange avec les

lieux. En montagne, ce qui peut vite rendre un bivouac pénible, c'est le vent et la pluie. Je pense que ça doit se gérer avec des techniques et des outils.

Un autre point essentiel et celui de la gestion de l'humidité: le dernier jour, il a beaucoup plu et certaines parties de mon équipement étaient humides voire mouillées. Comment les faire sécher et continuer sa route dans des conditions correctes ? Je n'avais jamais rencontré la neige en montagne auparavant et maintenant, je sais que je dois améliorer ma technique sur son franchissement, tant avec des crampons qu'avec des techniques (faire des marches). Si j'avais maîtrisé ça d'entrée de jeu, je serai allé beaucoup plus loin. Mais le défi aurait été moindre !!!

Au final, que retiendrai-je de cette aventure ?

D'abord, certains dangers sur le parcours m'ont inspiré de la crainte et de l'angoisse. C'est malheureux mais ces deux sentiments ne se sont dissipés que dans la dernière période, vers les trois ou quatre derniers jours. Ils ont conduit mon avancée à grands coups de stress et d'inquiétude. Très clairement dans ces moments, la peur a pris le dessus sur le "sel" de l'aventure.

Le point positif de cette histoire est que finalement, j'ai résisté à cette peur et j'ai même réussi à la vaincre. Je n'ai pas quitté le parcours en cours de route. Même si j'ai été tenté, je n'ai jamais abandonné. Sous réserve de travailler les points techniques que j'ai précédemment évoqués, je pense être capable de refaire le chemin avec plus de sérénité.

De retour dans la civilisation, je me rends mieux compte du niveau de ma coupure avec elle. C'est un élément que je recherchais et je l'ai vraiment savouré à certains moments lorsque l'inquiétude s'éloignait. Effectivement, les hommes poursuivent

des objectifs futiles au cours de leur existence, surtout ceux qui ne font que rechercher l'argent. L'aventure leur manque. Ils ne perçoivent plus à quel point leur petit confort et leur fausse modernité les ont asservis. L'accumulation de richesses est un fardeau bien lourd à porter. Le voyageur s'en rend bien compte, lui qui gère son sac comme il peut et qui a décidé de dormir dehors.

Mais n'oublions jamais que l'aventure peut avoir aussi des mauvais côtés. C'est eux qu'il faut savoir gérer pour en extraire les côtés positifs.

La seule certitude qui a, du début à la fin, éclairé mon voyage a été celle du manque de la présence de la femme que j'aime. Au delà de la pluie et du vent, au delà des orages et des cols enneigés, au delà de la brume implacable, c'est ce qui m'a le plus fait souffrir. Une chose est sûre: mon amour pour elle sort grandi de cette épreuve. Grâce à ce voyage, j'ai trouvé la force d'effacer les futilités de la vie et les affres de la routine, toutes ces choses qui, au fil du temps, viennent gommer et masquer l'Amour...

Comme il me tarde de la serrer dans mes bras !

~ **FIN** ~

ANNEXES

Notes sur l'équipement:

Afin de bien comprendre ma démarche, voici la liste du matériel que j'ai emmené avec, à chaque fois, la masse embarquée et parfois quelques explications sur son utilité.

Pour faire du feu :

- boîte d'allumettes (10g) : planquée dans le sac.
- 2 briquets de petite taille (20g) : planqués dans la trousse à pharmacie étanche.
- pipe (30g) : elle n'est pas indispensable mais dans certaines situations, fumer en regardant l'horizon est très reposant pour l'esprit.
- tabac (50g) : car une pipe sans tabac ne sert à rien !
- Bouteille d'alcool (75cl pour 710g) : il m'en restait un tout petit peu à la fin du parcours malgré son utilisation intensive. Le gaz aurait été sans doute plus léger mais j'avais déjà eu une très bonne expérience avec l'alcool.
- Réchaud à alcool « Do-It-Yourself » (50g) : c'est un super réchaud très solide réalisé dans une canette de bière en acier. Il est très fiable et quasi-indestructible. J'ai essayé d'en faire un en aluminium pour gagner un peu de poids mais je ne suis jamais arrivé à obtenir d'aussi bonnes performances avec. C'est une valeur sûre qui prend peu de poids.
- Bougie (50g) : J'aurais dû prendre une chandelle : les bougies rondes ne valent rien et brûlent assez mal.
- Lampe rechargeable (90g) : Elle m'a rendu de bons services.

Gestion de l'eau :

- Poche à eau 4L (140g à vide) : Un si grand volume est un élément de confort à faible poids à vide. Elle permet de se laver avec de l'eau tiède et de transporter beaucoup d'eau en cas de sécheresse.

- Bouteille plastique d'1L (10g à vide) : Ces bouteilles sont très solides et valent largement une gourde. Elles sont de plus très légères. J'ai choisi le modèle le plus compact que j'ai trouvé et il se trouve qu'il s'incorporait très bien dans mon quart. Très intéressant pour le transport.

- Pastilles chlorées (10g) : dans la Nature, mieux vaut ne pas jouer avec ses intestins et éviter les parasites en tout genre. Dans la pratique, les pastilles chlorées éliminent pas mal de ces petites bêtes et évitent d'avoir à faire bouillir de l'eau à tout moment.

Couchage/abri :

- Matelas de sol en mousse (350g) : très léger, pas autogonflant du tout mais finalement assez confortable.

- Duvet pour 0°C (800g) : trop chaud mais assez léger.
- Abri en toile de nylon (570g)
- Feuilles de polycree: en guise de toile de sol.

Papiers :

- Cartes Scan25/Scan250 (150g)
- Permis de conduire (30g)
- Carnet de notes (50g) : pour raconter ce que vous venez de lire.

- Crayon de bois (10g) : pour écrire ce que vous venez de lire.

- Boussole à visée (80g) : le complément indispensable d'une bonne carte. Sur le terrain, on a vite fait de prendre un pic pour un autre... avec la boussole, on peut vérifier.

- Fric (10g)
- Flore des Pyrénées réduite (70g) : j'ai pris le truc le plus léger que j'ai pu parce que les livres, ça pèse ! Mais, c'est indispensable pour savoir ce qui vous entoure.

- Téléphone portable (90g) : Je ne voulais pas en prendre mais ma mère a réussi à me persuader.

Soin du corps:

- Brosse à dent: sans manche mais c'est mieux avec !
- Savon de Marseille : un élément indispensable et universel.

Permet de se laver, de laver ses habits et pollue très peu.

- Crème solaire : indispensable dès qu'il y a de l'activité solaire (en plein jour, il y en a forcément). Permet d'éviter de brûler littéralement.

- Rasoir: sans manche mais c'est mieux avec.

- Coupe-ongle

- Pince à épiler

- PQ : pas indispensable et pas forcément pratique. Mieux vaut faire comme les Arabes. C'est plus hygiénique et plus facile.

- Dentifrice

- 2 Serviettes légères: ce sont deux torchons en micro-fibre, léger, pas chers mais très efficaces.

- Peigne léger

- Mouchoir en tissu

- Pince arrache-tiques : je m'en suis servi une seule fois mais, de nos jours, et vu le poids, ce n'est pas du luxe d'en avoir.

Pharmacie :

- Couverture de survie (55g)

- Pansements

- Désinfectant

- Stéri-strip

- Bouchon d'oreille en cire

- Aiguille+fil

Cuisine :

- Popotte (150g) : pas forcément très légère mais très résistante (le pas de l'Osque n'a pas eu raison d'elle).

- Couvercle alu (50g) : je suis parti d'un vieux couvercle alu que j'ai allégé en enlevant tout le superflu : l'aluminium en trop ainsi que la poignée.

- Assiette en plastique (50g) : complètement inutile : elle s'est cassée en deux au bout de 4 jours.
- Quart en plastique (10g) : taillé dans un fond de bouteille de lait. Sert à tout : boire froid comme chaud, préparer la nourriture, faire des mesures, etc...
- Papier alu pare-vent (20g)

Transport :

- Sac à dos léger 50L (900g)
- Ficelle en nylon (30g)
- Sacs plastiques poubelle (30g) : ma tentative de lutte contre l'humidité dans le sac.
- Piolet (200g) : dès qu'il y a des névés, c'est quasi-indispensable pour ne pas se casser la figure.

Vêtements dans le sac:

- 2 paires de chaussettes (80g)
- 2 slips (50g)
- Collants de fille (50g) : c'est léger mais chaud.
- Bonnet (40g)
- Chemise en nylon à manche longue (250g) : je ne l'ai pas portée...
- Gants (130g)
- Doudoune sans manches (500g) : le modèle avec manche aurait été sans doute mieux car dès qu'on a un peu froid, les bras se refroidissent aussi.
- Polaire (350g)
- Pantalon imper-respirant (200g)
- Moustiquaire de tête (30g)
- Guêtres (200g) : je ne m'en suis quasiment pas servi car elles concentrent toute la transpiration et viennent littéralement arroser vos chaussures de l'intérieur.
- Veste imper-respirante (300g) : une bonne veste, légère et contre la pluie.

Vêtements sur soi :

- Chaussettes
- Slip
- T-Shirt en laine Mérinos : celui qui a supporté 15 jours de labeur.
- Short
- Polaire
- Chapeau
- Chaussures de trail
- Bâtons de marche
- Bandana
- Chronomètre : ça fait une grosse montre mais je n'avais rien d'autre sous la main pour faire réveil.
 - Couteau de poche : indispensable pour tout mais il vaut mieux ne pas le perdre...

Notes sur la nourriture:

Désireux de voyager en autonomie alimentaire complète, voici la liste de ce que j'ai emmené pour manger. Avant de partir, j'ai choisi des aliments ayant un rapport énergie/masse très important afin de réduire le poids lié à la nourriture tout en ayant suffisamment de calories à disposition.

Matin :

- 1 barre chocolatée
- 7 palets bretons
- 35g de céréales type muesli avec des fruits secs
- 20g de lait en poudre
- 1 tasse de café soluble à la chicorée

Midi :

- 100g de cacahuètes non salées
- 10 g de chocolat (environ 1 carreau)
- 1 saucisson sec
- 2 palets bretons
- un morceau de pâte d'amande (250g pour 14 jours)
- 1 barre chocolatée

Soir :

- 15g de croutons
- 25g de soupe en poudre
- 85g de céréales pré-cuites
- 20g de cacahuètes non salées
- 15g de chocolat (environ 1 carreau et demi)
- 35g de fromage comté
- un peu d'huile d'olive dans les céréales

Au total, je disposais d'environ 3100-3400 kCal par jour (selon la quantité d'huile d'olive que j'arrivais à ingurgiter) à comparer avec les 2400 conseillés dans un exercice normal.

Licences et droits du lecteur

Ce texte est publié sous licence Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported. L'objectif retenu est celui du respect de l'Art Libre.

A l'instar du logiciel libre qui m'est si cher, ma production de textes sera publiée dans des modes qui respectent cet état d'esprit de partage et de don.

Ainsi, j'ai également pris soin de n'employer que des produits libres pour composer cet ouvrage.

Les photographies retenues pour la page de couverture ainsi que les illustrations sont des images libres de droits dont les licences d'utilisation sont répertoriées dans la liste ci-dessous :

- Photographie de couverture : le pic du Midi d'Ossau ©Ian Grant Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 1 : *Trollius europaeus*, ©SehLax Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 2 : *Dactylorhiza maculata* ©Xemenendura Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 3 : *Ranunculus alpestris* © Petr Filippov Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 4 : *Trifolium alpinum* © Tigerente Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 5 : Impéatoire Benjoin © Jmp48 Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).

- Photographie 6 : *Gentiana clusii* © Nino Barbieri Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 7 : *Primula farinosa* © BerndH Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 8 : *Soldanella alpina* © Rwimmer Domaine public (wikimedia commons)
- Photographie 9 : *Sempervivum arachnoideum* © Felix Gertz Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 10 : *Rhododendron ferrugineu* © SuperManu Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).
- Photographie 11 : *Globularia cordifolia* ssp. *repens* © Joan Simon Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (wikimedia commons).

Les illustrations cartographiques sont issues de données géographiques libres, celles du projet OpenStreetMap.

La police que j'ai utilisée est également une police de caractère libre : DejaVu.